

Table des matières

Editorial

Jean-François HÉROUARD 3

Un Dossier de *Perspectives Missionnaires*

Et Dieu dans tout ça ?

A propos de la Constitution européenne

Jean-François ZORN 5

Murmurer l'Évangile à l'âme asiatique

Mgr Thomas Menampampil 13

La mission face à la mondialisation

Perspectives œcuméniques

Jacques Matthey 35

Chrétiens et musulmans

coexistence, conflit ou coopération ?

Chawkat Moucarry 51

Jean-François ZORN,

La Missiologie, émergence d'une discipline théologique

Andy Buckler 63

Résumés 65

Summeries 67

Brèves

Conférences et colloques 69

Bibliographies 71

Sommaires de revue 76

Personalialia 80

ÉDITORIAL

Photo de groupe

Jean-François HÉROUARD

Lecteurs, vous nous demandez parfois qui fait la revue. Voici donc une photo de groupe de notre équipe. Pas de revue sans abonnés, pas d'abonnés sans gestion du fichier. A cette tâche se sont dévoués pendant des années Christiane HEINIGER et son mari. Nous les en remercions grandement, au moment où ils passent le relais à Pierre REGARD. Pasteur retraité de l'Eglise Réformée de Belgique (1945-64) et de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud (1964-72), il fut envoyé au Rwanda (1955-63) par la Société belge de mission protestante au Congo, d'où naquit en 1961 l'Eglise presbytérienne du Rwanda. Jean-Marie AUBERT, ordonné prêtre en 1971 pour les diocèses de Paris et d'Antsiranana, y travaille alternativement par périodes de 6 ans, soit 18 ans à Madagascar. Actuellement responsable des Œuvres Pontificales Missionnaires et de la Coopération missionnaire pour l'Eglise catholique en France, il enseigne la missiologie à l'Institut Catholique de Paris et préside l'Association Francophone Œcuménique de Missiologie (AFOM). Neal BLOUGH est directeur du Centre Mennonite de Paris, professeur à la Faculté Libre de Théologie Evangélique à Vaux-sur-Seine, associé au «Mennonite Mission Network» des USA. Andrew BUCKLER est pasteur de l'Eglise Réformée de France à Mantes-la-Jolie. Diplômé de lettres et de théologie de l'université d'Oxford, et de l'Institut Protestant de Théologie (Paris et Montpellier), il y soutint son mémoire de maîtrise : « *La théologie et la stratégie missionnaires chez Jean Calvin* ». En mission avec l'IFES (Groupes Bibliques Universitaires international) en France et en Russie (1989-93). Pasteur dans l'Eglise anglicane à Oxford (1996-2000), il est envoyé par «Crosslinks» (agence anglicane de mission) auprès de l'ERF depuis 2000. Bernard COYAULT a été pendant quatre ans pasteur des paroisses francophones du Caire et d'Alexandrie, envoyé par l'ACO (Action Chrétienne en Orient). Actuellement secrétaire exécutif du DEFAP pour la formation et le suivi des boursiers, il nous rejoint avec ce numéro. Christian DELORD, pasteur ERF à Bourgoin Jallieu, est un ancien envoyé dans le cadre de la CEVAA, à Madagascar, puis en Centrafrique. Sylvain DUPERTUIS a été missionnaire au Laos (1972-76) avec le Service missionnaire évangélique, département de l'Union des Assemblées évangéliques en Suisse romande, puis au service des réfugiés de l'ex-Indochine en France



(1977-84). Il a effectué une vingtaine de voyages au Laos depuis 1976 pour un programme de développement. Auteur de « L'Évangile au pays du million d'éléphants », publié pour le centenaire de la mission suisse dont est issue l'Église évangélique du Laos (cf. PM n° 45-46, p. 130). Secrétaire de l'AFOM, membre de l'équipe depuis 1984. Andreas LOF est pasteur ERF en Savoie. Claire-Lise LOMBARD, bibliothécaire-documentaliste du DEFAP, assure la veille sur tous événements et publications intéressant la mission. Jacques MATTHEY, pasteur de l'Église Protestante de Genève, a préparé la conférence missionnaire mondiale de Melbourne (1977-80) au COE comme consultant, puis travaillé (1980-98) au secrétariat du Département Missionnaire des Églises protestantes de Suisse romande (DM-Echange et Mission), dont il a été Secrétaire général durant les 7 dernières années. Depuis 1999, il est Secrétaire exécutif pour l'étude de la mission au COE et directeur de la revue IRM. Gilles VIDAL, pasteur ERF, est professeur de théologie, détaché par le DEFAP, à l'École de Béthanie de Lifou, Nouvelle-Calédonie. Eleanor WARNERY, de nationalité britannique, formatrice en entreprise, membre de l'Église Protestante Évangélique d'Orsay-les-Ulys, notre traductrice, nous rejoint avec ce numéro. Jean-François ZORN est professeur de théologie pratique et d'histoire du christianisme contemporain à l'Institut Protestant de Théologie, Faculté de Paris, auteur de nombreux ouvrages de missiologie.

Au moment où le poids des ans lui fait quitter (mais non de cœur) notre équipe, nous avons plaisir à saluer Théo SCHNEIDER, membre fondateur de l'AFOM. Deux fois docteur (Université d'Afrique du Sud, Université de Neuchâtel) après des études de théologie à Neuchâtel, Bâle, Marburg, Pretoria, il exerce son ministère en Afrique du Sud et Moçambique (1950-90) comme envoyé des Églises protestantes de Suisse Romande au service de l'Église évangélique presbytérienne d'Afrique du Sud. Traducteur biblique (1967-89), il coordonne l'équipe œcuménique auteur de *Bibele, the Bible in Standard Tsonga* (7^e réimpression en 2002), puis celle des traducteurs de *Transforming Mission*, de David Bosch (Dynamique de la mission chrétienne, 1995). Il fût observateur *EMPSA* aux élections sud-africaines d'avril 1994.

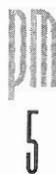
Telle est l'équipe de « PM », diverse en expériences et en sensibilités théologiques. Si tous n'ont pas le don de « parler en langues », ils parlent à eux tous français, allemand, suisse-allemand(!), néerlandais, anglais, espagnol, malgache, tsonga, russe, et j'en oublie. Le numéro d'hiver vous donnera des nouvelles du pool d'institutions qui constitue notre parrainage spirituel. En attendant, bonne lecture de ce numéro, au rendez-vous de la mondialisation et du dialogue interreligieux.

Un Dossier de *Perspectives Missionnaires* **Et Dieu dans tout ça ?** A propos du projet de Constitution européenne

Jean-François ZORN

Une revue de missiologie chrétienne comme *Perspectives missionnaires* ne peut se désintéresser du fait que certains textes officiels des États ou des communautés d'États se réfèrent, aujourd'hui encore, à Dieu, à l'Église, à la religion. Qu'elle ne soit qu'une survivance du temps de la chrétienté ou une orientation chrétienne délibérée donnée au présent, ce genre de référence au plus haut niveau des institutions pose question. La foi est une affaire personnelle que chacun(e) vit de manière existentielle. Certes la foi s'incarne dans la vie sociale, culturelle et politique ; elle nourrit des engagements, elle produit des œuvres, autant que possible des « œuvres bonnes » selon la fameuse expression de Tommy Fallot, fondateur du mouvement français du Christianisme social. Mais nous savons aussi qu'en s'incarnant la foi fait héritage. Sa nature s'en trouve-t-elle changée ? Lorsque le charisme — don et événement qui porte la foi — se transforme en devoir et en institution, la foi ne se trouve-t-elle pas dénaturée en religion et convient-il d'inscrire cette religion dans des institutions pour défendre la foi ? Ce sont tous ces problèmes que pose aujourd'hui l'inscription « des héritages religieux de l'Europe » dans le Préambule de la Constitution qui devrait être adoptée par le Conseil européen des 17 et 18 juin qui verra l'Europe des quinze États s'élargir à vingt-cinq. Comme cette livraison de *Perspectives Missionnaires* parviendra aux lecteurs et lectrices à peu près à ce moment-là, l'auteur de ces lignes ne va pas répondre à toutes les questions qu'il vient de soulever. Son ambition est plus modeste : fournir au lectorat des documents et quelques réactions de personnalités, d'organes d'opinion et de presse afin que lui/elle-même se fasse une idée.

On trouvera donc d'abord ci-dessous le fameux projet de texte du Préambule de la Constitution. Ce texte est prêt depuis le Conseil extraordinaire de l'Europe du 30 juin 2003, et il sera soumis — sauf coup de théâtre — au vote des nouveaux parlementaires européens élus le 13 juin 2004. Or nous savons que ce Préambule, comme nom-



bre d'articles du projet de Constitution qui ne concernent pas directement notre sujet, ont fait l'objet de vives discussions et controverses de la part d'États et d'hommes politiques, d'Églises et d'ecclésiastiques. Nous relatons ces controverses à propos de la référence religieuse contenue dans le Préambule, en partant des premières propositions de rédaction puis en relatant les réactions qu'elles ont suscitées. L'Europe à vingt-cinq aura donc, en principe, une référence religieuse.

Mais laquelle et pour quelle Europe puisque son élargissement ouvrira à l'Est du continent dont l'héritage orthodoxe «rééquilibrera» l'héritage anglican-catholique-protestant de l'Ouest, et peut-être plus tard au Sud avec la Turquie, pays laïc de tradition musulmane ?¹

Le Préambule de la constitution

«Conscients que l'Europe est un continent porteur de civilisation :

- que ses habitants, venus par vagues successives depuis les premiers âges de l'humanité, y ont développé progressivement les valeurs qui fondent l'humanisme : l'égalité des êtres, la liberté, le respect de la raison, s'inspirant des héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe dont les valeurs, toujours présentes dans son patrimoine, ont ancré dans la vie de la société sa perception du rôle central de la personne humaine et de ses droits inviolables et inaliénables, ainsi que du respect du droit, convaincus que l'Europe désormais réunie entend poursuivre cette trajectoire de civilisation, de progrès et de prospérité, pour le bien de tous ses habitants, y compris les plus fragiles et les plus démunis ;
- qu'elle veut demeurer un continent ouvert sur la culture, sur le savoir, et sur le progrès social, qu'elle souhaite approfondir le caractère démocratique et transparent de sa vie publique et œuvrer pour la paix, la justice et la solidarité dans le monde, persuadés que les peuples de l'Europe, tout en restant fiers de leur identité et de leur histoire nationale, sont résolus à dépasser leurs anciennes divisions, et, unis d'une manière sans cesse plus étroite, à forger leur destin commun, assurés que, *unie dans sa diversité*, l'Europe leur offre les meilleures chances de poursuivre, dans le respect des droits de chacun, et dans la conscience de leurs responsabilités à l'égard des générations futures et de la Terre, la grande aventure qui en fait un espace privilégié de l'espérance humaine, reconnaissants aux membres de la Convention européenne d'avoir élaboré la présente Constitution au nom des

citoyens et des États d'Europe, [Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs reconnus en bonne et due forme, sont convenus des dispositions qui suivent:]...»

Chronologie d'une écriture

Premières propositions publiques...

C'est en février 2003 que l'ancien président de la République française, Valéry Giscard d'Estaing, président de la Convention chargée de préparer un projet de Constitution, présenta les premiers articles de l'avant-projet du traité constitutionnel portant sur la définition, les valeurs et les objectifs de l'Union européenne, ainsi que sur les droits fondamentaux et la citoyenneté de l'Union. Un premier débat surgit alors révélant des positions très diverses, notamment sur l'introduction éventuelle d'une référence au fait religieux. M. Giscard d'Estaing avait alors indiqué qu'une telle référence trouverait plus aisément sa place dans le Préambule plutôt que dans le corps même de la Constitution, et qu'il fallait intégrer dans l'architecture constitutionnelle le contenu de la déclaration n°11 annexée au traité d'Amsterdam qui stipule que «L'Union européenne respecte et ne préjuge pas le statut dont bénéficieront, en vertu du droit national, les Églises et les associations ou communautés religieuses dans les États membres. L'Union européenne respecte également le statut des organisations philosophiques et non confessionnelles»².

Quant à l'esprit de la référence au fait religieux, il demeurerait celui de la Charte des droits fondamentaux de l'Union Européenne dont le Préambule contient, lui, une référence à l'héritage «spirituel» et «moral» de l'Union, et non à l'héritage «religieux» de l'Union. En revanche l'article 10 de la Charte consacre «la liberté de pensée, de conscience et de religion». Il précise que cette liberté «implique la liberté de changer de religion ou de conviction, ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction, individuellement ou collectivement, en public ou en privé, par le culte, l'enseignement, les pratiques et l'accomplissement des rites». Il convient aussi de souligner que l'article 12 sur la liberté d'association s'applique également aux Églises et aux communautés et associations religieuses.

Lors de la proclamation officielle de la Charte par les trois institutions au Conseil européen de Nice, en décembre 2000, la Commission a solennellement déclaré qu'elle respectera toutes les dispositions de la Charte³. Ces dispositions deviendront juridiquement contraignantes avec l'intégration de la Charte dans le futur traité constitutionnel.



... et premières réactions

Les Églises et certaines organisations religieuses avaient suivi activement les travaux de la Convention et lui avaient soumis un certain nombre de propositions. Des demandes particulières concernant la dimension spirituelle, religieuse et morale avaient notamment été transmises à la Convention par la Commission des Épiscopeats de la Communauté Européenne (COMECE), la Conférence des Églises Européennes (KEK) le Saint Synode de l'Église de Grèce, l'Église évangélique allemande, mais également par certaines familles politiques. Elles visaient toute l'introduction dans le futur traité constitutionnel d'une référence explicite à l'héritage ou au patrimoine « religieux » de l'Union, dans le Préambule du futur traité constitutionnel ou dans les premiers articles concernant les valeurs. Autant dire que les premières propositions rédactionnelles de M. Giscard d'Estaing furent jugées « totalement insatisfaisantes » par le Vatican en raison de l'absence de référence religieuse. Le pape Jean-Paul II plaidait pour qu'une référence aux racines « chrétiennes » figure dans la future Constitution. De leur côté, plusieurs conventionnels proposèrent d'introduire une référence à la religion en modifiant l'article 2 sur les valeurs de l'Union. Un amendement du député européen allemand Elmar Brok au nom des membres du Parti Populaire Européen (PPE) siègeant à la Convention visait même à introduire la référence à Dieu selon le modèle du Préambule de la Constitution polonaise. Le représentant du gouvernement italien, Gianfranco Fini, proposa quant à lui une référence aux « racines communes judéo-chrétiennes ». En revanche, Mme Pervenche Pères, chef de la délégation socialiste française au Parlement européen, et M. Elio Di Rupo, représentant du Parlement belge, déposèrent un amendement pour affirmer que l'Union devait garantir la séparation des Églises et des États. Un certain nombre de membres du Parlement européen signaient, à leur tour, une proposition de résolution demandant que la future Constitution européenne ne contienne « aucune référence directe ou indirecte à une religion ou à une croyance spécifique ». La droite et la gauche françaises, de tradition républicaine, hésitaient. L'anticléricalisme toujours présent dans la classe politique explique peut-être la position de la France qui refusa d'inscrire dans le Préambule de la Constitution européenne les valeurs chrétiennes...

Les positions s'affirment

Le 27 mai 2003 la nouvelle rédaction du Préambule proposée par les dirigeants de la Convention mentionne l'héritage « religieux » de l'Eu-

rope, « dans une formulation calibrée au millimètre pour éviter de relancer les polémiques sur la laïcité et le fait religieux »⁴. Ce texte semblait donc revenir sur l'équilibre trouvé en 2000 dans le Préambule de la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne, qui avait retenu l'expression « patrimoine spirituel » (sauf dans la traduction allemande, qui avait gardé l'expression « patrimoine spiritualo-religieux »). Pour trouver un nouvel équilibre entre les positions, les dirigeants de la Convention choisirent d'évoquer en même temps « les héritages culturels, religieux et humanistes » de l'Europe qui ont ancré en elle la « perception du rôle central de la personne humaine ». La nouvelle rédaction cite « l'élan spirituel » qui a parcouru l'Europe et qui est « toujours présent dans son patrimoine », mais aussi l'apport des « civilisations hellénique et romaine » et des « courants philosophiques des Lumières ». Mais les rédacteurs se sont bien gardés de faire référence explicitement à la religion ou à la spiritualité chrétiennes en évoquant seulement « les héritages religieux ». Le texte n'excluait donc pas les autres confessions.

Le Vatican, l'Église orthodoxe grecque, la Fédération Protestante de France ne s'y sont pas trompés et ont immédiatement critiqué le choix fait par les dirigeants de la Convention.

« Le texte n'a pas eu le courage de reconnaître le fait historique de l'influence du christianisme dans la culture européenne » déclare le président de Radio Vatican, le cardinal italien Roberto Tucci. À la suite de Mgr Hippolythe Simon, archevêque de Clermont-Ferrand et vice président de la COMECE qui développe le point de vue de l'épiscopat français dans un article du *Monde* du 8 mai 2003, Mgr Josef Homeyer, Président de la COMECE adressa une lettre à M. Giscard d'Estaing, pour soutenir la mention des références au christianisme dans le Préambule de la future Constitution de l'Union Européenne. Voici quelques extraits de cette lettre :

Après avoir salué le travail colossal réalisé par le président au fil des jours et des semaines dans l'intérêt des citoyens européens et exprimé sa profonde reconnaissance et ses sincères remerciements pour son engagement, Mgr Homeyer se dit satisfait de la nouvelle mention de l'héritage religieux de l'Europe qui détermine les valeurs communes qui sont à la base du processus de l'intégration européenne. « Comme vous le savez — écrit Homeyer à M. Giscard d'Estaing — cette reconnaissance a une importance toute particulière pour les Églises chrétiennes et je vous en remercie. Une Europe qui désavouerait son passé, qui nierait le fait religieux et qui n'aurait aucune dimension spirituelle serait bien démunie face à l'ambitieux projet qui mobilise ses énergies :



construire l'Europe de tous ! » Mais il ajoute : « Je me permets cependant de vous exprimer mon étonnement quant au fait que le Préambule, qui contient une liste d'éléments importants de la civilisation européenne, ne fasse justement pas mention de la contribution du christianisme. Sans vouloir rabaisser d'autres contributions, aucune autre religion ou courant philosophique n'a empreint l'Europe comme le christianisme. Permettez-moi également de renouveler notre proposition en vue d'une référence à Dieu. Rappeler les limites du pouvoir humain, la responsabilité devant Dieu, l'Humanité et la Création, serait montrer de manière claire que le pouvoir public n'est pas absolu. L'Union reconnaîtrait alors, à ceux de ses citoyens qui le souhaitent, la possibilité d'invoquer Dieu librement, qu'ils soient chrétiens, juifs ou musulmans. Cette reconnaissance constituerait en même temps une garantie pour la liberté de la personne humaine et pourrait promouvoir l'identification de nombreux citoyens avec les valeurs européennes ainsi que l'adoption de la future Constitution. Les Constitutions polonaise et allemande sont une bonne preuve qu'une telle référence ne doit pas avoir un caractère discriminatoire ».

Le 30 mai 2003, le porte-parole de l'Eglise grecque orthodoxe, Haris Konidaris proteste lui aussi, affirmant qu'on ne peut pas mettre sur le même plan la tradition chrétienne et les traditions juive et musulmane « qui n'ont pas joué le rôle fondamental de la première dans la formation de la culture européenne et dans l'histoire de l'Europe ».

Le 5 juin c'est au tour de la Fédération protestante de France (FPF) de souhaiter que le Préambule de la Convention européenne comporte une mention explicite « des religions qui ont marqué la civilisation européenne ». La FPF indique que son président, le pasteur Jean-Arnold de Clermont, vient d'adresser un courrier au ministre des Affaires étrangères Dominique de Villepin, dans lequel il juge « inadmissible que, sous prétexte de satisfaire les extrémistes de la laïcité, la mention explicite des religions qui ont marqué la civilisation européenne soit camouflée sous la formule *l'élan spirituel* ». À la place du paragraphe du projet qui invoque les « héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe qui, nourris d'abord par les civilisations hellénique et romaine, marqués par l'élan spirituel qui l'a parcourue et toujours présent dans son patrimoine, puis par les courants philosophiques des Lumières », le président de la FPF propose une autre rédaction où l'incidente « l'élan spirituel [...] toujours présent dans son patrimoine » serait remplacé par « la pensée juive, chrétienne et musulmane ».

M. Giscard d'Estaing, répondra qu'une mention explicite de la religion chrétienne n'était pas possible. « Nous ne pouvions pas la citer plus

explicitement, sinon nous aurions dû mentionner aussi les autres religions présentes sur le continent, du judaïsme à l'islam. Et cette solution n'aurait pas été acceptable pour tous», avait-il déjà précisé le 31 mai dans une interview au journal italien *Corriere della Sera*.

Radicalisation ?

Comme il fallait s'y attendre, cette affaire a relancé un vieux débat entre cléricaux et laïques à l'échelle de l'Europe. Du côté laïque La *Fédération Humaniste Européenne* (FHE), dont le siège est à Bruxelles, lançait dès mai 2003 un appel à la Convention Européenne lui rappelant que la séparation des Églises et de l'État devait s'appliquer à tous les domaines de la vie de la Communauté. En titrant l'article du *Rationalist International Bulletin*: «Constitution Européenne : Dieu revient par derrière», la FHE dénonçait «des groupes de pression chrétiens de toutes obédiences [qui] se sont âprement efforcés, dans des débats houleux et sans fin, d'obtenir que Dieu soit mentionné dans le Préambule de la future Constitution Européenne. Le Vatican a lancé une croisade pour sauver l'âme de l'Europe en imposant au moins la référence à son «héritage chrétien commun» dans le Préambule. Le comité de rédaction, entre pieuse pression et résistance laïque, a décidé de garder le Préambule libre de toute référence controversée. Cependant, il a cédé aux vœux du lobby religieux d'une façon différente. Il a laissé une fenêtre grande ouverte pour que les Églises y pénètrent et détournent les politiques progressistes. Le projet de Constitution définit les «valeurs européennes» en nommant la liberté, la démocratie, le règne de la loi, le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales, ainsi que quelque chose portant le nom de *valeurs spirituelles et humaines*. En tant que gardiennes de cette échappatoire géante, les Églises sont autorisées à intervenir dans l'élaboration de la politique européenne, chaque fois qu'elles estiment que ces valeurs spirituelles et humaines sont insuffisamment respectées. Il n'est guère besoin d'être très imaginatif pour prévoir quelles désagréables conséquences menacent la politique éducative ou la législation sur l'avortement, l'euthanasie, le divorce, etc., si les Églises ont les mains libres pour modeler l'Europe de demain selon leurs idéaux religieux»⁵.



Quelle mission chrétienne en Europe ?

Dans ce climat polémique, dont il convient cependant de ne pas exagérer la portée populaire, les chrétiens — je veux parler des croyants que j'évoquais en introduction — ont-ils intérêt à prendre partie dans

cette affaire ? Une telle référence religieuse inscrite dans la Constitution ou pas, chrétienne ou non, aide-t-elle au témoignage évangélique quotidien ? Personnellement je ne le crois pas et mieux vaut que notre témoignage soit libre de toute bannière. Mais l'inscription de cette référence comme un héritage est autre chose. Il relève de la mémoire historique à condition que cette mémoire reste vive c'est-à-dire qu'elle soit susceptible d'inspirer le présent. Mais comment ? Mise entre les mains des politiques, cette référence peut devenir une arme de guerre et cela ne serait pas tolérable. Même utilisée comme à des fins de paix, cela pourrait être douteux. Serait-ce alors aux Églises de rappeler, le moment venu, aux États l'aspect religieux de leur identité ? Mais pourquoi faire : justifier une politique ? On voit bien toute l'ambiguïté de la procédure. Restent deux pistes ouvertes par Mgr Homeyer : celle du rappel du droit de croire de tous les citoyens européens que cette référence vient en quelque sorte soutenir et celle du rappel des limites et de la non absolutité du pouvoir d'État. Ce rappel relève de la prédication dont on sait qu'elle peut être rejetée. Cela dépendra alors du courage des Églises et des chrétiens et c'est sans doute ce à quoi nous pourrions être appelés demain en cas de péril.

J.-F. Zorn est professeur de théologie pratique et d'histoire du christianisme contemporain à l'Institut Protestant de Théologie, Faculté de Montpellier.

Notes

- ¹ Treize pays ont soumis leur candidature afin de devenir membre de l'Union Européenne : dix d'entre eux — Chypre, l'Estonie, la Hongrie, la Lettonie, la Lituanie, Malte, la Pologne, la République tchèque, la République slovaque, la Slovénie — doivent la rejoindre le 1^{er} mai 2004. La Bulgarie et la Roumanie espèrent pouvoir faire de même en 2007, tandis que la Turquie ne négocie pas pour l'instant son adhésion.
- ² Le traité d'Amsterdam a été signé le 2 octobre 1997 par l'Union Européenne. Il définit les principaux droits des citoyens membres de l'Union.
- ³ La Charte des droits fondamentaux de l'Union Européenne a été proclamée par le Parlement Européen, la Commission et le Conseil lors du sommet de Nice des 7-8 décembre 2000.
- ⁴ Formule utilisée par le communiqué de l'Agence France Presse du 30 mai 2003.
- ⁵ *Rationalist International Bulletin*, n° 109, du 25 mai 2003.

Murmurer l'Évangile à l'âme asiatique

Mgr Thomas MENAMPARAMPIL

Dans un style typiquement asiatique, je commencerai par un conte. Le poète indien Iqbal imagine un débat animé entre le Gange et l'Himalaya.

« Il était une fois,
Au pied des montagnes,
Une rivière qui regardait l'Himalaya
Et qui lui demandait sur un ton provocateur :
' Ô vous, enroulé de votre manteau de neige,
Et revêtu de torrents florissants,
Toujours présent depuis l'aube de la Création,
Vous avez été béni du Seigneur
Par la connaissance des secrets divins.
Pourquoi alors avez-vous été privé
d'une démarche gracieuse ?
Pourquoi ne pouvez-vous
Pas vous déplacer ou marcher ?
Oh ! A quoi servez-vous Majesté,
A quoi rime cette représentation ?
La vie est avant tout mouvement,
Qu'il soit lent ou rapide
Le mouvement perpétuel est l'essence de la vie... »

A cette provocation du Gange, l'Himalaya rétorqua d'une voie tonitruante en crachant des fumées de rage :
« J'ai regardé couler vos eaux immenses,
Afin de mieux comprendre qui vous êtes,
Et qui sont ces centaines d'eaux semblables à vous,
Coulant sans fin, ne sachant où aller.
Vous me parlez de votre gracieux mouvement,
Mais en réalité ce mouvement n'est que l'annonce de votre mort.
Plus vous bougez, plus votre agonie est grande,



Mais comme un idiot, vous vous réjouissez de votre malheur.
Vous êtes né des entrailles du ciel,
Vous vous êtes créé votre propre existence
Qui n'est rien d'autre qu'une offrande à l'océan...
Vous vous imaginez que ma vie n'a pas de sens,
Regardez et voyez, si vous le pouvez,
N'ai-je pas grandi au point d'atteindre le ciel ?
Vous bougez certes, mais vous finissez par disparaître dans l'océan... »

Dans ce débat, chaque participant cherche plus à contredire ou à ridiculiser l'autre qu'à rechercher la Vérité. Serait-ce ce que nous appelons communément « le dialogue de sourds », qui n'aurait pas de fin ? Tant que les participants à un tel dialogue tiennent les religions pour des idéologies, ils s'affronteront à coups d'arguments, de déballages de preuves ou d'intérêts conflictuels, ils ne dépasseront pas le stade du groupe de discussion. Les traditions religieuses asiatiques ne sont d'ailleurs pas néophytes en ce domaine. Mais les gens n'en retirent que de l'amertume. Bouddha fulminait contre les personnes « *subtiles et expérimentées en controverses, coupant les cheveux en quatre, et se tordant en argumentation comme des vers de terre* » (Michael CARRI-THERS : *The Buddha*, in *Founders of Faith*, éditions Keith Thomas, Oxford, 1989). Vous risquez de dépenser votre énergie en paroles, mais vous ne parviendrez pas à emporter la conviction.

En Asie, les personnes fortes d'une expérience pastorale vous confirmeront que les arguments philosophiques ou historiques n'impressionnent pas l'Asiatique en quête de Foi. Par contre, ils vous confirmeront que les paroles de Jésus attirent toujours l'attention. Le travail impressionnant réalisé par l'Eglise dans le domaine de l'éducation, de la santé, et du travail social est généralement admiré, mais les cœurs ne sont véritablement touchés que par les profondeurs religieuses et le partage d'expériences spirituelles. Les personnes affluent là où existe une atmosphère spirituelle, elles ne sont pas émues par des structures élaborées, qu'elles soient institutionnelles, ou même inspirées de la tradition des *ashrams*.

« L'Esprit qui était à l'œuvre en Asie au temps des Patriarches et des Prophètes, et de manière plus puissante à l'époque de Jésus-Christ et de l'Eglise primitive, est maintenant à l'œuvre chez les chrétiens de l'Asie, affermissant leur témoignage de foi parmi les peuples, les cultures et les religions du continent [...]. L'Eglise sait bien qu'elle ne peut remplir sa mission que si elle obéit aux impulsions de l'Esprit-Saint. Appelée à être signe et instrument authentiques de l'action de l'Esprit dans les réalités concrètes de l'Asie, elle doit discerner dans les diffé-

rentes situations du continent l'appel de l'Esprit à témoigner de Jésus Sauveur sous des formes nouvelles et efficaces [...]. C'est pourquoi l'Eglise ne cesse de crier: « Viens, Esprit Saint! Pénètre le cœur de tes fidèles! Qu'ils soient brûlés au feu de ton amour! » (Exhortation apostolique Ecclesia in Asia, 18, pour la suite abrégée en EA)

L'Eglise est convaincue qu'au plus intime des personnes, des cultures et des religions de l'Asie, est ressentie une soif d'« eau vive » (Cf. Jn 4,10-15) (EA 18)

Recherche d'identité

Il existe un intérêt renouvelé pour l'Asie. Pas de doute, la majeure partie de la population mondiale vit sur ce vaste continent. Certains économistes vont jusqu'à penser que la future économie mondiale sera asiatique. A propos de l'économie asiatique, John Naisbit écrivait en 1996 (à la veille de l'effondrement des économies des pays de l'Est) « plus d'un demi milliard de personnes deviendront ce que l'Occident appelle communément les classes moyennes. Ce marché représente « grosso modo » la taille des Etats-Unis et de l'Europe réunis. » (NAISBITT, *Megatrends in Asia*, Simon & Schuster, New York, 1996, p. 13). Certaines prévisions sont prématurées, d'autres sont utopiques. Même si elles ont le mérite d'élever nos espérances, il existe néanmoins suffisamment de raisons pour nous permettre de rester dans la dure réalité économique actuelle de l'Asie.

Durant la guerre froide, les personnes s'interrogeaient sur le système qui leur permettrait de devenir prospère. Aujourd'hui des millions de personnes se demandent: Qui sommes-nous? Où sont nos racines? Comment définissons-nous notre héritage? Quelle est notre histoire? Où se trouve notre destinée? « *Les personnes se définissent en fonction de leurs ancêtres, religion, langue, histoire, valeurs, coutumes et institutions. Ils s'identifient grâce à des groupes culturels: tribus, groupes ethniques, communautés religieuses, nations, et, dans une plus large mesure, civilisations.* » (Samuel HUNTTINGTON, *The Clash of Civilizations*, Penguin, New Delhi, 1997, p. 21)¹.

Les Asiatiques ont également soif de se définir. Plusieurs leaders asiatiques y ont d'ailleurs contribué de manière diverses et pendant différentes périodes: Gandhi et Nehru, Mao et U Nu, Mahathir et Lee Kuan Yew. Ils représentent des idéologies variées qui ont dominé la scène asiatique, il y a quelques années, et qui ont révélé les nouveaux visages de l'Asie émergente. De vastes changements ont pris place. Tout



comme l'Occident avait été radicalement transformé par des mouvements tels la Renaissance, la Réforme ou les Lumières aux siècles passés, la rencontre de l'Asie avec l'Occident a progressivement transformé la société asiatique. Les traditions ancestrales sont défiées, les valeurs culturelles centenaires sont remises en question.

« Dans le processus de développement, le matérialisme et le sécularisme gagnent aussi du terrain, spécialement dans les zones urbaines. Ces idéologies, qui minent les valeurs traditionnelles, sociales et religieuses, menacent les cultures de l'Asie de dommages incalculables [...]. Un certain nombre de Pères synodaux ont souligné les influences extérieures qui pèsent sur les cultures asiatiques. De nouveaux modes de comportement apparaissent par suite d'une exposition excessive aux médias et aux types de littérature, de musique et de films qui prolifèrent sur le continent. » (EA 7)

Affirmation de soi en Asie

Plus ces valeurs sont contestées, plus les Asiatiques examinent avec intérêt leur héritage en explorant de nouvelles formes qui le mettraient en valeur différemment. Nous entendons parler du renouveau du génie confucéen, des valeurs *Vaisya*, des conventions de castes, du patrimoine culturel, de l'héritage racial. Si un retour aux archaïsmes démodés n'apporterait rien de positif à quelle que société que ce soit, ce n'est pas non plus une culture sans racine qui apporterait un futur à l'Asie. Les Asiatiques en ont pleinement conscience. Ils sont d'ailleurs trop fiers de leur héritage culturel pour le vendre contre un bol de soupe (Gen 25,27-34). Après tout, *« l'homme ne se nourrit pas uniquement de pain »* (Lc 4,4). Mais la tentation existe toujours (EA 6-7)².

La question est finalement de savoir quelle sera la source de la force asiatique? Vers où s'étend son avenir? Est-ce dans ses capacités à devenir « le plus grand marché » de la planète? Bien entendu, cela ne sous-entend pas que ce soit la vocation la plus noble. L'Asie a véritablement rendez-vous avec son destin. Nous entendons par là son destin suprême. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les sociétés asiatiques construisent leur force économique tout en continuant à valoriser leurs traditions religieuses. Des temples bouddhistes sont en train d'être reconstruits en Chine. Les moines taoïstes sont de plus en plus nombreux. Les musulmans se rassemblent dans les mosquées. Des groupes culturels et religieux comme *Falungong* bénéficient d'un vaste soutien. Les communautés chrétiennes aux appellations multiples affirment avoir de plus en plus de membres, sans avoir à craindre de

persécutions. Au Vietnam, Laos, et au Cambodge, des lieux de culte bouddhistes sont reconstruits ; au Japon, des temples shinto sont rénovés. En Thaïlande, « *le bouddhisme connaît une très forte croissance à mesure que les moines profitent de la prospérité acquise par les classes moyennes* », commente la *Far Eastern Economic Review*. Les dons sont élevés. « *Les 30 000 temples de Thaïlande ont prospéré en même temps que la prospérité du pays* » (Naisbitt, 1996, p.81). « *Le chemin du dharma est également hautement technologique. En plus d'innovations marketing afin d'aider les fidèles à épouser la foi, des groupes bouddhistes utilisent des ordinateurs portables pour aider à l'écriture et au transfert des mantras, et ils s'enregistrent sur vidéocassettes...* » (Naisbitt, 1996, p. 84). Les hindous font de même. Les émules de Ben Laden sont quant à eux technologiquement avancés.

L'affirmation islamique est visible de l'Afrique de l'Ouest aux Philippines, en incluant le Pakistan, le Bangladesh, la Malaisie et l'Indonésie. Dans une réaction prononcée au matérialisme des sociétés modernes et à la menace perceptible de l'Ouest, différentes sociétés islamiques sont devenues fondamentalistes. La jeune génération s'accroche à sa foi avec une intensité plus forte que jamais, et le nombre de pèlerins à la Mecque augmente chaque année. La renaissance de l'hindouisme en Inde se renforce de jour en jour, allant parfois jusqu'à l'exagération. Les bords de route scintillants se multiplient, l'industrie de construction de temples connaît une expansion économique sans précédent, les gens affluent par millions dans les centres de pèlerinages, y compris dans les églises chrétiennes. Les maisons de prière, les centres de méditation zen et yoga sont visibles à chaque coin de rue. Malheureusement, au sein de ces formes de renaissance religieuse, nous n'établissons pas de distinctions entre ce qui est profondément spirituel et ce qui n'est qu'un retour à l'archaïsme, ce qui est inspiré religieusement et ce qui n'est simplement qu'une revendication d'intérêt politique. En fait cela ressemblerait plus à « un inconscient collectif » des sociétés qui ont le droit de se divertir après une longue période d'interdiction et d'humiliation.



Les principaux soucis des civilisations asiatiques

De quoi s'est occupée l'Asie durant les six derniers millénaires ? Quels ont été les soucis principaux de ces immenses populations ? Swami Vivekananda, après son fameux discours de 1893 au Parlement mondial des religions, fut interviewé à Londres. On lui demanda : «... Swami, vous ne proposez pas de former une société ? ». « *Aucune*

société du tout. J'enseigne seulement le Soi, caché dans le cœur de chaque individu et commun à tous. Une poignée d'hommes forts qui connaîtraient ce Soi et vivraient à sa lumière révolutionneraient le monde, même aujourd'hui... » (Westminster Gazette, 23 octobre 1885).

C'est là un concept-clé dans la pensée asiatique. Toutes les anxiétés asiatiques sont centrées autour de cette préoccupation : la relation entre le Soi personnel et le soi universel. Qu'est ce 'soi' ? Le psalmiste dit : *« Je te loue, Seigneur, pour la merveille de mon être »* (Ps 139,14). Les moines bouddhistes, dans les temps anciens, discutaient, débattaient et se disputaient pendant les quatre mois de la mousson indienne sur la vraie nature du Soi. Cet intérêt ne se dissipa jamais. La recherche continue encore.

«... Nous apprenons que Dieu n'est pas lointain, au-dessus et en dehors de l'homme, mais qu'il est tout proche, qu'il est vraiment uni à chaque personne et à toute l'humanité, en toute circonstance de la vie. Tel est le message que le christianisme offre au monde, message qui est source de réconfort et d'espérance incomparables pour tous les croyants. » (EA 12). Dieu est proche. Il est vrai qu'aucune civilisation n'a jamais prospéré en négligeant les soucis quotidiens de l'homme ; il est vrai également qu'aucune civilisation n'a survécu tout en étant aveugle sur sa destinée spirituelle. L'argent et le marché sont importants pour la vie quotidienne, mais les Asiatiques ont soif de mythe, de mystère et de mysticisme pour s'épanouir dans une vie plus pleine. Ils sont à la recherche de l'Ultime Réalité. C'est le vrai Soi qu'ils recherchent. En même temps qu'ils enquêtent sur la nature du vrai Soi et sur le chemin vers sa pleine réalisation, les esprits asiatiques ont exercé leur créativité sur la question de la souffrance et de ses causes, sur le renoncement et ses diverses expressions, sur la communauté et les obligations de l'individu envers elle, sur les avancées dans la suppression de l'ego, sur le respect de tous les êtres conscients, sur le respect de la nature, le contrôle de l'esprit, la pratique de la non-violence, une vie d'ordre en famille et en société, la recherche d'harmonie et d'unité au milieu de la multiplicité et des contradictions et enfin sur la vraie nature de l'Ultime.

Aussi enthousiastes que nous soyons devenus au sujet de la modernisation, de la mondialisation et des idéologies qui s'opposent à elles, c'est seulement lorsque nous touchons aux questions centrales de la civilisation que nous touchons l'âme du peuple et que nous nous mettons sur la même longueur d'onde que la masse des gens. C'est seulement quand nous nous adressons aux aspirations les plus profondes d'une

société que nous provoquons une réponse adéquate. Malheureusement, beaucoup de missionnaires chrétiens, qui sont totalement engagés, restent périphériques par rapport aux questions centrales de la civilisation à laquelle ils s'adressent.

Dans ce contexte, permettez-moi de placer devant vous trois icônes à contempler.

Trois icônes

Le chercheur dans la nuit : « Il y avait un chef juif nommé Nicodème, qui appartenait au parti des Pharisiens. Une nuit, il alla trouver Jésus et lui dit : *« Nous savons que tu es un enseignant envoyé par Dieu. Personne ne pourrait accomplir les miracles que tu accomplis si Dieu n'était pas avec lui. »* Jésus répondit : *« En vérité, je vous le dis : personne ne peut voir le Royaume de Dieu à moins de naître à nouveau »* (Jn 3,1-3). Le reste de l'histoire est bien connu. Nous sommes familiers avec cet Asiatique timide et ce visiteur qui vient d'une voix douce s'informer sur la signification profonde de notre foi. Il a un autre visage public, pas différent de Nicodème, son archétype. Il a sa propre position publique, clairement distincte de sa demande secrète. Je ne dis pas que les deux soient contradictoires, elles sont différentes. Cette personne est à la recherche d'un guide. Une ombre calme comme la sienne se glisse en notre présence et pose des questions secrètes sur vertus et vices, sur la voie vers la paix, sur notre connaissance et notre expérience du divin. Ce ne sont pas des formulations dogmatiques qui éveillent son intérêt, mais une vision pénétrante de l'Ultime et de son lien avec la vie.

Mais un tel Nicodème abordera seulement un porteur d'Évangile qui ait un cœur ouvert aux questions fondamentales de son peuple et qui soit à sa portée. Le superficiel approchera le superficiel ; et même un chercheur profond, quand il approche un évangéliste superficiel est contraint de se situer à des niveaux superficiels. Parfois nous trouvons que le chercheur est une personne plus profonde que l'évangéliste, perdu dans des questions immédiates. Voilà pourquoi ils ne se rencontrent pas. Voilà comment l'évangéliste ne réussit pas à répondre aux aspirations profondes d'une communauté. Marthe et Marie doivent se rencontrer. Nos soucis immédiats ne sont-ils pas destinés à être des signaux qui désignent l'Ultime ? En vérité, c'est la manière de penser asiatique : lier l'immédiat à l'Ultime, le particulier à l'Universel.



Le bénéficiaire d'un cadeau surprise : « *Si seulement tu connaissais le don de Dieu* » (Jn 4,10). C'est à la femme au puits de Jacob que Jésus parlait. Une triple barrière s'élevait entre eux : elle était une pécheresse, une femme, et une Samaritaine. Mais il devint évident que « *le don de Dieu* » traverse les cultures, brise les barrières, traverse les frontières, ramollit les oppositions, change les cœurs. Comment a-t-il pu arriver que les Samaritains qui étaient prompts à clore leurs portes à Jésus aient pu être gagnés presque en bloc par une nouvelle convertie et en soient venus à dire : « *Nous croyons maintenant, non à cause de ce que tu as dit mais parce que nous-mêmes nous l'avons entendu, et nous savons qu'il est réellement le Sauveur du monde* » ? (Jn 4,42). Ceci est arrivé parce que le temps était venu « *lorsque par le pouvoir de l'Esprit de Dieu les gens adoreront le Père comme il est réellement, lui offrant le vrai culte qu'il veut* » (Jn 4,23). L'histoire de l'Asie a vu l'acceptation de la foi chrétienne par un groupe entier d'une même manière à chaque siècle. Même aujourd'hui cela continue d'arriver parmi les fidèles des religions traditionnelles. Certaines de ces communautés montrent une ouverture étonnante envers l'enseignant inspiré qui visite leur village. Dans le message chrétien, ils trouvent l'accomplissement de tout ce que leur société avait désiré. Les nouveaux convertis, même des jeunes, ont un incroyable pouvoir de persuasion parmi le peuple.

Le croyant hors-communauté : lorsque Jésus dit : « *Je vous le dis, je n'ai jamais trouvé personne en Israël avec une telle foi* » (Mt 8,10), il ne parlait pas de ses disciples les plus fidèles. En fait, il leur reprochait souvent leur manque de foi (Mt 8,26 ; 14,31 ; 16,8 ; 17,20). Il s'adressait à un centurion romain qui n'appartenait pas à la communauté croyante. N'importe qui aurait été pris au dépourvu devant cette confession de foi ouverte de cet officier païen. Il admet humblement qu'il ne mérite pas de recevoir le maître sous son toit. « *Donne juste un ordre, dit-il, et mon serviteur sera guéri* » (Mt 8,8).

Il y a des millions de gens en Asie qui sont plus proches de cet officier romain que de Pierre, Jacques et Jean. Ils ne sont pas versés dans les déclarations de foi et ses formules, les rites et rituels, les traditions de l'Eglise et ses spéculations mystérieuses. Ils peinent sous de nombreuses limitations. Ils doivent se contenter des miettes qui tombent de la table du Maître en raison des partis pris sociaux au milieu desquels ils vivent, des préjugés culturels qui les lient, et de leur timidité naturelle qui les retiennent dans le cercle de Nicodème. Et pourtant ils ont la foi. C'est devant une femme cananéenne que Jésus s'exclama : « *Tu es une femme de grande foi* » (Mt 15,28). Dieu semble avoir une manière unique avec ces personnes. En vérité, il y aura de la place dans le Royaume

des cieux pour les multitudes qui viendront de l'Est et de l'Ouest pour s'asseoir et faire la fête avec Abraham, Isaac et Jacob (Mt 8,11).

La fascinante figure du Christ

Dernièrement, une crainte est née dans les cœurs de nombreux croyants: tandis que l'enseignement chrétien serait le bienvenu en Asie, l'unique personne du Christ ferait obstacle. Ce genre de peur habite surtout ceux qui n'ont jamais eu une expérience vivante d'un dialogue comme Nicodème ou d'une marche (avec Jésus) comme celle d'Emmaüs. En d'autres termes, ceux qui n'ont pas l'habitude de présenter le Christ comme une personne en recherche. Nous sommes absolument certains que la personne du Christ n'est pas un obstacle, mais la force la plus attractive et la figure la plus inspirante du continent asiatique.

Le problème, en réalité, n'est pas celui de l'image du Christ. Les difficultés peuvent provenir d'autres causes: la mémoire coloniale de blessures historiques reçues de pays considérés comme chrétiens, les menaces politiques et économiques émanant de la part de ces mêmes pays aujourd'hui. La manière correcte de traiter ces sentiments et impressions est une autre question. Ce qui nous importe, c'est de réaliser qu'il n'y a pas d'aversion contre le Christ lui-même et contre ce qu'il représente. Lorsque le Christ vient seul, son propre peuple ne refusera pas de le recevoir. Le cœur de l'Asie est inquiet « *jusqu'à ce que toute l'Asie ait trouvé le repos dans la paix du Christ* » (EA 10. Il fait tomber tous les murs qui s'élèvent entre les peuples. Le Christ protège leurs fières identités, promeut et augmente leurs qualités individuelles et assure à chacune une destinée glorieuse.

Dans différentes périodes de l'histoire et différentes parties du monde, la christianisme a revêtu différentes images. Pour les Romains du I^{er} siècle, le christianisme était une superstition asiatique, qui prenait racine parmi la populace orientale de la cité impériale. Plus tard, pour les gens de l'Europe du Nord, il paraissait une foi méditerranéenne; pour les Saxons, une religion romaine; pour les tribus du nord-est de l'Europe, une croyance germanique; pour les Perses, une croyance byzantine. Dans les siècles suivants, le christianisme était la religion des maîtres coloniaux.

Mais en chaque ère et en chaque lieu, il y eut des hommes et des femmes perspicaces qui regardèrent la foi chrétienne comme la plus grande force spirituelle sur terre, et comme un point de rencontre entre



Dieu et les hommes. Mais ce message ne saurait passer tout seul. Les évangélistes ont le devoir de rendre évident que le christianisme est plus que l'intérêt collectif et personnel d'une civilisation. C'est une expérience de Dieu. Et cet esprit missionnaire est plus que l'autosatisfaction d'une équipe d'évangélisation. Il signifie une vie consacrée ; il correspond à un style de vie évangéliste. Un évangéliste peut être vraiment efficace seulement lorsqu'il s'est débarrassé de ses sentiments blessés, à la fois personnels et historiques. En fait, c'est une partie de la mission de l'évangéliste que de guérir les mémoires des blessures historiques de la société dans laquelle il vit. Le pardon est la seule voie vers le futur.

Si les porteurs de l'Évangile se sentent eux-mêmes étrangers dans leur propre pays, c'est seulement parce qu'ils ont pris de la distance par rapport à la simplicité, au caractère direct et immédiat de l'Évangile ; leur ego a grandi ; leur fierté personnelle, leurs préjugés et leurs prétentions ont érigé une forteresse autour d'eux, creusé des remparts qui maintiennent leurs compatriotes à distance. Et pourtant, c'est le Christ qui peut vraiment répondre au désir toujours actuel des anciens. « *Dans la contemplation de Sa nature humaine, les peuples de l'Asie trouvent la réponse à leurs questions les plus profondes, l'accomplissement de leurs espérances, l'élévation de leur dignité et la victoire sur leur désespoir.* » (EA 14) « *En Lui, 'les valeurs authentiques de toutes les traditions religieuses et culturelles telles que la miséricorde et la soumission à la volonté de Dieu, la compassion et la rectitude, la non-violence et la droiture, la piété filiale et l'harmonie avec la création, trouvent leur plénitude et leur réalisation* » (EA 14).

C'est ainsi que le Mahatma Gandhi, rencontrant pour la première fois le Sermon sur la Montagne, sentit que tous les enseignements de son enfance y étaient affirmés. Il ne le ressentit pas comme un message étranger. Il sentit que le message de l'Évangile était plus intime et naturel pour lui que beaucoup d'autres enseignements qu'il avait assimilés au long des ans³. Des artistes hindous, musulmans, sikhs et bouddhistes ont peint l'image du Christ, composé des poèmes, écrit des romans, joué des pièces de théâtre, interprété la personnalité et le message du Christ avec un talent qui mettrait en admiration le croyant chrétien. Ils ont agi comme si le Christ leur appartenait. En vérité, le Christ leur appartient à tous. Quand certains groupes hindous fondamentalistes rencontrèrent des responsables chrétiens en Inde récemment, ils s'exclamèrent : « *Les chrétiens ne peuvent pas prétendre et agir comme s'ils possédaient le Christ!* » Combien cela est vrai ! Le message central chrétien est celui-ci : le Christ appartient à tout le monde⁴.

Quiconque ayant vécu l'expérience de partager la foi sait que argumenter sur le caractère unique du Christ est un vain exercice. Amener des affirmations théologiques au Chercheur ardent sert seulement à doubler son enthousiasme. Les personnes qui sont au service de l'Évangile doivent cesser d'être des discutaillieurs introvertis et doivent se garder des apologétiques stériles. Nous devons aller au-delà de la tolérance. Les relations interreligieuses sont beaucoup plus qu'une morne coexistence. Présentons le Christ tel qu'il est réellement. Cela est suffisant. C'est assez de ne pas obscurcir la vision des gens. Laissez-les trouver par eux-mêmes. Laissez-les être juges. « Venez et voyez », dit Jésus aux disciples de Jean-Baptiste (Jn 1,39). Pour sa part, le Bouddha disait : « Voyez vous-mêmes » (*Anguttara Nikaya I*, 189). Ne marchez pas en suivant les ragots ou les préjugés ; ne soyez pas trompés par des subtilités théologiques ou les affirmations d'un gourou ; vérifiez par vous-mêmes. Le Christ, sa vie, son amour, ses douces paroles, ses aides, ses guérisons, le style de ses actes, la manière rare dont il accepte les souffrances, la manière unique de donner sa vie. N'est-il pas unique ? S'il ne l'est pas, qui l'est ?

Les évangélistes vétérans de l'Asie nous disent que certaines approches évangélistes sont de mauvais goût : les disputes en général, les prétentions à la supériorité, le mépris des cultures et « convaincre les gens de péché », des croisades et des campagnes évangélistes agressives, des prétentions quantitatives. La justice du Père qui demande à une victime innocente de verser son sang semble injuste à beaucoup de « chercheurs ». Au contraire, l'amour et la compassion de Jésus qui l'amènent au sacrifice ultime sont plus inspirants. Offrir son sang comme boisson est une idée terrible. Le don de sa vie pour notre Rédemption est beaucoup plus intelligible. La théologie de la libération répond à la situation socio-économique en Asie. Mais elle doit encore trouver ses racines culturelles sur le continent, et elle n'a pas encore touché l'âme de l'Asie. Les demandes des basses castes, au contraire, trouvent leur justification dans la société où ce phénomène a pris naissance. Les miracles ne font pas impression sur des communautés qui sont super-crédules quant aux prodiges accomplis par des dieux. Mais les enseignements de Jésus provoquent l'admiration des Asiatiques. Ses paroles sont un trésor pour eux.



Paroles fortes, images étonnantes : les soucis centraux de l'humanité

Jésus captivait son auditoire et excitait l'étonnement et l'admiration de ses auditeurs parce que ses paroles avaient un rapport immédiat avec les soucis centraux de l'humanité : péché et rectitude, amour et haine, colère et pardon, vérité et liberté, joie et souffrance, foi et fidélité, religiosité et hypocrisie. Et pour faire parvenir son message avec force, il utilisait des images frappantes, avec à chaque étape un élément de surprise. Très asiatique et très convaincant ! C'est pour cela que Pierre s'effondra un jour et s'exclama : « *Seigneur, vers qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle* » (Lc 6,68).

«... *Votre lumière doit briller devant les gens, pour qu'ils voient les bonnes choses que vous faites et qu'ils rendent gloire à votre Père qui est aux cieux* » (Mt 5,16).

« *Si quelqu'un vous gifle sur la joue droite, présentez-lui l'autre joue. Et si quelqu'un vous convoque devant la cour pour vous demander votre chemise, donnez-lui aussi votre manteau* » (Mt 5,39-40).

« *Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, pour que vous deveniez les enfants de votre Père qui est au ciel* » (Mt 5,44).

« *Regardez les oiseaux : ils ne sèment ni ne moissonnent et ne mettent rien dans leurs greniers. Et pourtant votre Père des cieux prend soin d'eux. Ne valez-vous pas plus que des oiseaux ?* » (Mt 6,26).

« *Comment osez-vous dire à votre frère : « Laisse-moi enlever la paille de ton œil », alors que vous avez une poutre dans le vôtre ?* » (Mt 7,4).

Les Asiatiques s'émerveillent des paroles de Jésus « *parce qu'il parlait avec autorité* » (Lc 4,32). En vérité « *personne n'a jamais parlé comme cet homme* » (Jn 7,48). Il y avait une onction sur sa parole, qui transportait un message transformant, qui devint « *comme une source d'eau découlant en vie éternelle* » (Jn 4,13).

Durant l'ère Meiji, nous dit-on, un maître zen très réputé, appelé Gasan, a lu la Bible à Kyoto. Il fut frappé par le Sermon sur la Montagne. Il déclara avec fermeté : « *Ce sont assurément là les paroles d'un grand maître.* » Il mit en garde ses disciples contre le fait de jamais dire du mal du christianisme (Seiichi Yagi, *Asian Faces of Jesus*, p. 36, Orbis, 1995). Les images employées par le Christ, ses métaphores, ses façons de penser sont passées dans le langage courant en Asie. Plus qu'ailleurs, c'est en Asie que nous pouvons nous figurer le plus facilement l'atmosphère religieuse qui était celle de l'époque où Jésus vécut. Il n'est pas surprenant que Keshub Chunder Sen (1838-1884) ait dit :

«*Aller vers le soleil levant à l'Orient, pas vers le soleil couchant à l'Occident, si vous voulez voir le Christ dans la plénitude de sa gloire!*»⁵.

Il y a des parallèles surprenants entre les enseignements des différents maîtres d'Asie. La sagesse devrait conduire les évangélisateurs à voir la continuité et l'harmonie plutôt que le contraste et la contradiction, qui mènent à la confrontation. Je voudrais partager avec vous quelques considérations relatives à la charité dans différentes traditions religieuses. «*Ne pas rendre coup pour coup, ni une insulte pour une insulte ; ni l'un ni l'autre se sont synonyme d'astuce. Mais répands-toi en bénédictions en retour des coups et des insultes*» (Rig Veda 41,8). «*Aimez vous les uns les autres!*» (Athana Veda, 3,30,1). «*... un homme devrait être bon pour les autres comme il est bon pour lui-même*» (Bouddha). «*Ne dites du mal de personne. Ceux à qui l'ont parlé ainsi répondront de la même façon*» (Tirukkural). «*Et vous parlerez aux hommes en bons termes*» (Coran 2,83). «*A celui qui sème l'orage, répandez des fleurs*» (Kabir).

L'enseignement de Jésus est rempli d'images, mais sa vie elle-même est une image éloquente. Tont de ce qu'il a accompli est «*signe*», porteur d'un message : le lavement des pieds, le partage de la coupe, la guérison de l'aveugle, la guérison du lépreux, celle du paralytique, la multiplication des pains, la résurrection de Lazare. Il n'y a aucune arrogance, étalage, orgueil, mais du sens, de l'amour, de l'invitation à croire.

Rencontrer le Christ et faire l'expérience de la Foi

Le mot «conversion» a acquis une connotation négative dans de nombreuses parties de l'Asie. Il n'est pas rare de voir ce mot associé à un changement de religion obtenu par contrainte, tromperie ou par séduction. Or, nous savons que la véritable conversion est quelque chose de complètement différent. Toutefois, si ce mot, ou tout autre devait faire offense, nous devrions user d'expressions différentes. Néanmoins, il est légitime d'affirmer que chacun a le droit de choisir sa religion, d'une part, et la liberté de partager sa foi, d'autre part.

La plus vive opposition à cette affirmation a de grandes chances de provenir de ceux qui donnent un sens ethnique à la notion de religion. Cette tendance est patente dans certains pays d'Asie. Une religion universelle, comme tout idéal humain, ne connaît pas de frontière. Aucune nation, ni aucun groupe ethnique respectueux des libertés humaines n'a jamais tenté d'interférer dans les choix religieux des peuples. C'est



le choix le plus personnel qui soit, même si on le compare avec les choix politiques, économiques ou culturels : c'est le plus sacré de tous les droits.

Il est inexact de dire que l'esprit missionnaire est propre au seul christianisme et qu'il est signe d'intolérance. Toute religion universelle a eu comme un de ses principaux objectifs celui de partager son message avec toute l'humanité. Le *Rigveda* dit, en effet, « *ce message qui procure le bien idéal doit être communiqué à tous les hommes* ». Bouddha donnait l'ordre : « *Moines, allez maintenant pour le bien de tous, pour le bonheur de l'humanité, pour l'amour du monde. Prêchez la doctrine, glorieuse en son commencement, glorieuse en son milieu et glorieuse en sa conclusion.* » Le Coran enseignait ainsi : « *Et nous n'envoyons pas de messagers, mais des détenteurs de la bonne nouvelle et des porteurs d'avertissements. Et pour ceux qui croiront et qui changeront, il n'y aura ni peur, ni peine. Mais pour ceux qui mettront la fausseté dans mon message, il y aura la punition de leurs mauvaises actions.* » (Coran VI 48,49). Et le gourou Govind Singh proclamait : « *Dans ce but je suis né, pour répandre sa religion, Dieu m'a désigné : aller et enseigner la droiture partout.* » Et à l'époque contemporaine, les hommes possédés par la religion parlent le même langage. Tagore disait : « *Adviennne ce qui doit advenir, mais le message de l'Inde doit passer en Amérique.* » Et Vivekananda : « *Vous devez vous en aller prêcher votre religion et la prêcher à toutes les nations sous le soleil, la prêcher à tout le monde* ». Il est donc injuste de dire que seul le christianisme croit à la nécessité de transmettre son message.

Pourtant nous devons dépasser le seul combat pour le droit. La rencontre véritable avec le Christ est beaucoup plus que la demande d'une reconnaissance, d'un privilège ou d'un droit humain ou constitutionnel. C'est l'expérience de Dieu. Lorsqu'il rencontra Jésus pour la première fois, Nathan s'effondra d'impuissance. Il ne pût que s'écrier : « *Tu es le Fils de Dieu ! Tu es le Roi d'Israël !* » (Jn 1,49). Cependant, pour la majorité des gens, la découverte est progressive. Nicodème n'arriva qu'à ce point de voir en Jésus un simple précepteur, bien que très particulier. Il disait : « *Maître, nous savons que tu es envoyé par Dieu pour nous enseigner. Personne ne pourrait faire les miracles que tu fais si Dieu n'était pas avec lui* » (Jn 3,2). C'est avec la confession de Pierre que la connaissance de l'identité de leur Maître par les disciples atteint son sommet. Pierre rejette l'avis de ceux qui voient en Jésus Jean le Baptiste, Elie, Jérémie ou un des prophètes. Sa foi est ferme : « *Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant* » (Jn 16,16).

Nous pouvons comparer les différentes façons dont Jésus était perçu, même de son temps. La foule de Jérusalem se demandait : « *Quand le Messie viendra, fera-t-il davantage de miracles que cet homme en a fait ?* » (Jn 7,31). Ce n'était pas une affirmation, mais une question en forme d'hypothèse. La Samaritaine était plus catégorique : « *Maître, je vois que tu es un prophète* » (Jn 7,31). Elle tenta d'aller plus loin en se demandant : « *Peut-il être le Messie ?* » (Jn 4,19). Après qu'il eût nourri cinq mille personnes, la foule s'écriait : « *Sûrement cet homme est le prophète qui devait venir dans le monde* » (Jn 6,14). L'homme guéri de sa cécité choque les Pharisiens en déclarant : « *C'est un prophète* » (Jn 9,17). Plus tard, il fit un acte de foi dans le Fils de l'Homme (Jn 9,38). De plus en plus de gens commençaient à le reconnaître comme le Messie. Certains disaient : « *Cet homme est réellement le Prophète* ». D'autres disaient : « *C'est le Messie !* » (Jn 7,40-41). Et Marthe confessait : « *Je crois que tu es le Messie, le Fils de Dieu, celui qui devait venir dans le monde* » (Jn 11,27).

L'important, c'est de reconnaître la progression de la compréhension et de l'acceptation de Jésus dans une personne. En vérité, il y a une méthode pour apprendre et une pédagogie pour enseigner... ni pédante, ni pompeuse, ni distante, mais spontanée, personnelle et se basant sur l'expérience de la vie. Et alors, la découverte de Jésus arrive comme une surprise. Il y a de nombreuses personnes, en Asie, qui cherchent Dieu et qui attendent quelqu'un qui les accompagne sur la route d'Emmaüs. Ils ont besoin d'une personne qui ait l'expérience de Dieu, qui les accompagne et leur montre le chemin. La rencontre avec Dieu peut être stupéfiante. Jacob disait : « *C'est la maison de Dieu et les portes mêmes du Ciel* » et Nathan : « *Tu es le Fils de Dieu, tu le Roi d'Israël* » et Thomas : « *Mon Seigneur et mon Dieu* ». Un regard de Jésus fit pleurer Pierre. Sur son appel les gens laissaient tout et le suivaient.



A moins que quelqu'un n'explique

Une autre image. Il était assez surprenant qu'un haut dignitaire d'Ethiopie se rende à Jérusalem pour y adorer Dieu ; mais encore plus surprenant qu'il en revienne en lisant Isaïe et en étant prêt à accepter Philippe, un simple passant, comme maître à penser. « *Comment puis-je comprendre s'il n'y a personne pour m'expliquer* », dit-il (Actes 8,31). C'est ce que demandent aujourd'hui les Asiatiques, comme cet Ethiopien. Quelqu'un qui peut expliquer est irremplaçable. Comment les gens peuvent-ils « *croire, s'ils n'ont pas pu entendre le message ? Et comment peuvent-ils entendre le message, s'il n'a pas été proclamé ?* »

(Romains 10,14). « *Alors Philippe parla, en partant de ce passage des Ecritures. Il lui apprit la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ* » (Actes 8,35). L'Ethiopien fut baptisé. La première chose importante, donc, est qu'il y ait quelqu'un pour expliquer. Et la deuxième chose est que celui qui explique parte du point où est arrivé celui qui cherche, de son passage des Ecritures, de ses problèmes dans la vie, de son humeur, de son niveau de compréhension, des aspirations de son cœur, de son genre de culture, des limites de sa vision et de son horizon.

Dans les dernières années, on a remarqué une désaffection de la plupart des missionnaires pour jouer le rôle de Philippe. Nous ne pouvons qu'enquêter sur les raisons d'une telle timidité et d'une telle apathie. Les gens dans les pays traditionnellement chrétiens qui se penchent sur le passé des événements douloureux de leur propre histoire, y compris les guerres de religion, deux guerres mondiales, l'aventure coloniale, et dont les convictions chrétiennes n'ont pu éviter de tels désastres, ont été amenés à une autocritique sévère et à « *une perte complète de confiance en eux* », une perte de confiance dans leurs idéologies, dans leurs systèmes de pensée, leur conception du progrès, leur civilisation, leur religion. Un tel état d'esprit se retrouve dans l'émergence du Post-modernisme. Et une partie en est reflétée dans le courant de pensée théologique dont les ondes atteignent l'état missionnaire actuel. Quand un tel manque de confiance en soi se trouve confronté avec le renouveau plein de sûreté des religions d'Asie, l'incertitude redouble. Beaucoup dans notre équipe missionnaire souffrent de cette forme de faiblesse.

Selon le modèle de Paul de Tarse

Paul de Tarse est la dernière image que je voudrais vous présenter. Dans l'Eglise des débuts, il n'y en avait aucun comme lui pour annoncer l'Evangile. Il prêchait dans les grandes villes, il prêchait dans les petits villages, dans les synagogues, sur les marchés, dans les maisons, sur le rivage, en voyage, au tribunal, en prison, ou sur une île où il avait fait naufrage. « *Et ce serait terrible pour moi* » disait-il « *si je ne pouvais pas annoncer l'Evangile* » (1 Cor 9,16). « *J'ai une foi aveugle dans l'Evangile* » (Romains 1,16). Sa contribution au développement du christianisme est trop connue pour qu'il soit besoin d'insister. Mais je voudrais attirer votre attention sur une autre dimension de sa personnalité : il lançait un pont entre l'Asie et l'Europe. En fait, il était lui-même un pont entre les cultures, les races et les civilisations. Il avait un amour profond de la nature humaine dans toutes ses manifestations. Il

était ouvert à toutes les communautés, aux manières, aux coutumes, aux habitudes différentes, aux modes de pensée et aux styles d'organisation différents. D'apparence cosmopolite, d'une extrême polyvalence et d'une immense largeur de vue, Paul était capable de se mettre au diapason des juifs, des Grecs, des Romains, des barbares, des rabbins, des philosophes, des militaires, des prisonniers, des hommes d'affaires et des femmes. Les images qu'il utilisait venaient des scènes de la vie agitée des villes ou de l'action intense des actions des hommes : soldats en armes, athlètes dans l'arène, généraux victorieux dans leur défilé triomphal. Paul est le modèle des Évangélistes dans un monde globalisé.

C'était l'appel de l'Europe que Paul entendit dans la voix du Macédonien. Ce n'était pas le cri d'un seul individu, mais de toute une population. Et il l'entendit. Il annonça l'Évangile à toute une société et il réussit magnifiquement. Dans cette entreprise, il resta totalement fidèle à son identité originale, un vrai Juif à chaque étape (Rom 4,1 ; 9,3 ; 11,1 ; 1 Cor 10,1 ; 2 Cor 11,22 ; Philippe 3,4-6 ; Actes 21,39 ; 22,3 ; 23,1-6) Mais il avait aussi une autre identité. Le juif Saul était aussi le Romain Paul. Quand il se proclamait l'apôtre des Gentils, cela signifiait, en d'autres termes, qu'il était l'apôtre du monde romain. (Actes 9,15 ; 13,47 ; 18,6 ; 22,21 ; 26,17-23 ; Rom 1,13 ; 11,13 ; 15,16 ; Gal 1,16 ; 2,1-10 ; Eph 3,1-8 ; 1 Tim 2,7 ; 2 Tim 1,11).

Celui qui annonce l'Évangile sur ce continent aujourd'hui doit être réellement Asiatique et profondément Chrétien. Être réellement Asiatique ne signifie pas employer un langage agressif pour défendre les intérêts de l'Asie et encore moins prendre une attitude agressive. Cela ne signifie pas non plus célébrer les manifestations exagérées du nationalisme, qui, malheureusement se retrouvent même dans le discours théologique, pas tout à fait du meilleur goût. Être authentiquement Asiatique signifie aborder les problèmes de fond du peuple asiatique : ne pas seulement être attentif aux modes et aux passades du jour, mais aux aspirations millénaires de millions d'Asiatiques. Un Évangéliste véritable s'identifie aux souhaits les plus profonds de son peuple et s'engage radicalement dans leur réalisation⁶.

Paul revendique pour lui d'être né à Tarse (Actes 21,39 ; 22,3). Il était fier d'être citoyen Romain (Actes 16,37-39 ; 22,24-30 ; 25,29-12) Il était fier de l'Empire (Rom 13,1-5 ; 1 Tim 2,1-3). Il baignait dans la culture et la pensée grecque et romaine. Il avait bénéficié de l'effervescence intellectuelle de Tarse, une ville universitaire, où les idées se confrontaient et stimulaient le progrès. Il avait connu les philosophies



stoïcienne et épicurienne. Il n'y a qu'un évangéliste enraciné dans la sagesse antique et la tradition spirituelle de l'Asie, capable d'utiliser la pensée originale de ses peuples, qui puisse efficacement leur annoncer l'Évangile. Mais, il/elle doit être, en même temps, ouvert/e aux nouvelles idées de tous les pays du monde : « *Laissez venir à nous les nobles pensées de quelque côté qu'elles viennent* » (Rigveda 1,89,1). Paul disait aussi : « *Je retiens chaque pensée et je la fais obéir au Christ* » (2 Cor 10,5).

Les deux identités de Paul trouvaient en lui une harmonie parfaite. Nous avons besoin aujourd'hui d'évangélistes qui puissent jeter des ponts entre les philosophies, les pensées, les idéologies, les civilisations. Dans notre époque, il n'y a pas que les marchandises à s'échanger rapidement, mais les idées aussi circulent intensément. Les civilisations sont en dialogue permanent. Les intérêts s'opposent. Les «egos» exaltés des pays et des communautés entrent en collision. Les idéologies sont reformulées pour camoufler des intérêts partisans. Des paroles de paix cachent souvent des intentions agressives. C'est maintenant le temps où le monde est ouvert à un message offert avec des intentions sincères pour l'émergence d'une nouvelle phase de l'histoire humaine. C'est maintenant le temps de passer outre aux développements périphériques pour atteindre le cœur du sujet, d'ignorer l'appel du marché pour aller au centre des préoccupations de l'homme, de chercher la voie des trésors du sérieux religieux de l'Orient et de murmurer l'Évangile à l'Âme de l'Asie.

Il y a toujours un réveil religieux lorsque des civilisations s'effondrent. L'Évangéliste d'aujourd'hui est témoin de la rencontre de civilisations en crise. Il se tient à la croisée des chemins de l'histoire. Les vieilles banalités philosophiques et idéologiques ont perdu toute crédibilité. Une nouvelle génération se lève, attentive à ceux dont la vie est authentique et le message sérieux et pertinent. Le porteur de l'Évangile doit apporter une contribution privilégiée à cette époque d'ouverture unique à tout ce qui donnera une nouvelle direction à l'avancée humaine. Avec son aide, le Chercheur asiatique avancera. Puisse-t-il, ou puisse-t-elle avoir la joie de s'écrier : « *Je suis rentré dans ta maison grâce à la grandeur de ton amour* » (Ps 5,7).

Nos premiers interlocuteurs ne sont pas les représentants des intérêts personnels des groupes dominants de nos pays, ni les personnes dont les intérêts politiques les font parler au nom d'une religion. Ceux avec qui nous dialoguons sont ceux qui ont à cœur de combler le grand manque spirituel de leur propre culture et qui se sont attachés à l'embellis-

sement et à l'épanouissement de leur civilisation. Ils veulent partager avec nous les soucis de leur propre demeure avant d'être préparés à annoncer le message qu'ils recevront d'en haut. Le point de départ est le sérieux dans le contemplatif.

Murmurer l'Évangile à l'âme de l'Asie

Il y a de véritables chercheurs en Asie, aujourd'hui, qui cherchent un message qui leur offrirait autre chose de plus qu'un simple divertissement. Ils attendent avidement une vérité qui aurait subi l'épreuve de l'expérience de l'histoire humaine... pour laquelle ils pourraient vivre et donner leur vie. Ils ont eu assez de rhétorique. Ils sont fatigués des promesses de l'Age d'Or et de l'Utopie. Ils sont devenus blasés des attitudes cyniques qui ridiculisent les choses les plus capitales. Ils ne veulent pas se disperser dans les problèmes immédiats, au risque de perdre de vue l'essentiel. Ils savent que si aucune civilisation n'a pu prospérer dans l'ignorance des problèmes humains quotidiens, aucune non plus n'a survécu en étant aveugle aux destinées spirituelles de l'homme.

« Chaque situation est une occasion pour les Chrétiens de mettre en avant la puissance que la vérité du Christ leur a donnée dans leur vie » (EA 42). Une approche intégrale de partage de la foi englobe les domaines de: la dignité humaine (EA 33), l'attention prioritaire aux pauvres (EA 34), les soins de santé (EA 36), la vie (EA 37), l'éducation (EA 37), la paix (EA 38), la mondialisation (EA 39), l'environnement (EA 41) le culte de la vie (EA 35), la famille (EA 46), les laïcs (EA 45), les femmes (EA 45), la jeunesse (EA 47).

Nous avons parlé de pertinence. Le message de celui qui annonce l'Évangile doit « s'incarner » dans l'engagement sans réserve pour la vie et le développement de la société, au service de laquelle il/elle est. Il/elle doit apporter une touche humaine aux luttes économiques et politiques, à la qualité éthiques des relations sociales et à la conscience du divin dans la « *ville de ce temps* ». La question à se poser, dans cette période critique de l'histoire n'est pas de savoir si la religion a un avenir, mais bien s'il y a un avenir pour l'humanité sans la religion, qui apporte l'équilibre, la stabilité, le but, qui procure motivation et espoir, confère le sens de la droiture, engendre l'amour, la paix, le sens de la responsabilité, la discipline et le sacrifice.

Le sacrifice ! Les véritables Chercheurs savent que toute chose de vraie valeur s'acquiert avec un prix à payer. Et ils sont prêts à le payer. Mais celui qui annonce l'Évangile doit aller de l'avant et montrer la route. Sa vie doit avoir la qualité du témoignage d'un « *martyr* » (= témoin)⁷.

Un martyr donne à la fois un témoignage et sa vie. Un Évangéliste qui donne sa vie, ou vit une vie totalement dédiée au service des autres, est le plus puissant témoignage qui soit pour l'Évangile. C'est le calibre humain dont nous avons besoin aujourd'hui, qui peut réveiller les sentiments d'une société apathique. De telles âmes héroïques deviennent elles-mêmes des modèles, avec un message. On pense à Gandhi qui est devenu un symbole que révèrent des millions d'Indiens. Son message était sa personne. Il eut l'intelligence de comprendre que l'inconscient collectif de son pays, le psychisme national, réagirait à une image religieuse de lui-même. C'est seulement lorsque celui qui annonce l'Évangile deviendra une image de l'amour de Dieu pour son peuple, qu'il pourra toucher l'âme de l'Asie et atteindra les millions de personnes de ce vieux pays. Ils se réjouiront quand ils l'entendront leur dire : *« Allons à la maison du Seigneur »*. Il sera l'élu qu'ils suivront facilement. De lui le Seigneur dit : *« Il est mon serviteur, à qui j'ai donné ma force – celui que j'ai choisi et avec qui je suis heureux. Je l'ai rempli de mon esprit, et il apportera la justice aux nations. Il ne criera pas, ni n'élèvera la voix, ni ne prêchera dans les rues. Il ne rompra pas le roseau ployé, il n'éteindra pas la lampe qui vacille. Il apportera une justice durable à tous. Il ne perdra ni espoir ni courage ; il établira la justice sur la terre »* (Isaïe 42,1-4). En vérité, il ne criera pas ni n'élèvera la voix, il murmurerà l'Évangile à l'âme de l'Asie.

Je terminerai ce partage avec ces mots puissants du Mahatma Gandhi adressés à la jeune Nation indienne en conclusion de sa description de la théorie de la non-violence : *« Puisse Dieu donner la force à chacune de mes paroles. En son Nom, j'ai commencé à écrire ceci, et en son Nom, je le termine. »*



Mgr Thomas Menamparampil est archevêque catholique de Guwahati, en Inde.

Cet article est initialement paru dans les Dossiers et documents N° 2/2003 de la revue « Églises d'Asie » (EDA) N° 369 (février 2003), que nous remercions vivement de nous autoriser à le reprendre, compte tenu de son exceptionnel intérêt.

EDA, agence d'information des Missions Étrangères de Paris, 128, rue du Bac, 75341 Paris Cedex 07. <http://eglasieme.org/presentation.php>

Notes

¹ «... Un paradoxe global est un paradoxe dans lequel plus nous devenons universels, plus nous agissons comme les membres d'une tribu – plus nous devenons identiques dans le domaine économique, plus nous différons sur le plan des choses qui représentent notre

identité unique, y compris notre langage et notre culture historique.» (*Naisbitt, 1996, p. 86*)

- ² *Il y a beaucoup d'exemples pour illustrer ce point. Même, lorsqu'il utilisait une idéologie étrangère comme le marxisme, Mao Zedong la maniait comme une arme d'emprunt (comme David utilisait celle de Goliath) pour affirmer encore davantage l'identité chinoise et les intérêts chinois. «La Chine s'est levée», disait-il. Même lorsqu'il supprimait les traditions religieuses qu'il jugeait comme des superstitions, y compris les traditions locales, il affirmait la conscience nationale, la culture et l'héritage de son peuple. Dans ses dernières années, il versait même dans les grands classiques de la Chine, pour redécouvrir et faire revivre le génie de sa civilisation. Dans ses dernières années, Lee Kuan Yew commença à se faire l'avocat des valeurs confucéennes pour les habitants de Singapour, pour contrebalancer son indifférence antérieure à ces problèmes.*
- ³ *Son disciple Vinoba Bhave était un étudiant assidu des Évangiles. La Rama Krishna Mission fut créée la veille de Noël et ses membres furent incités à devenir le Christ à leur tour. Maintenant cette tradition, un prêtre catholique est souvent invité à prendre la parole devant les moines hindous la veille de Noël. Nehru parlait de Jésus avec la plus grande admiration. Ram Manohar Lohia écrivait: «Le Christ est sans aucun doute un modèle d'amour et de souffrances, plus qu'aucun autre modèle dans l'histoire.» Pour M. N. Roy, le Sermon sur la montagne contient l'idéal moral le plus élevé conçu par l'imagination humaine. Ambedkar parlait de Bouddha et de Jésus comme des deux personnalités qui l'avaient le plus captivé. Même les communistes indiens l'ont porté aux nues (Sébastien Kappen dans Asian Faces of Jesus, p. 176, Orbis, 1995).*
- ⁴ *Une réalisatrice Indienne, Preeti Chandrakant, a récemment produit un film Jésus va en Inde qui a été primé au Festival international du Film de Trente en Italie. Face aux critiques lui reprochant de ne pas donner une représentation biblique du Christ, elle expliqua que son intention n'était pas tellement de prouver que Jésus avait visité l'Inde, mais d'annoncer au monde que Jésus était fidèle à tous les préceptes de l'hindouisme et d'intégrer «les plus beaux dogmes de l'hindouisme dans les faits et gestes de Jésus». Elle avait préparé ce film pendant neuf ans et elle avait lu la Bible plusieurs fois. Elle montra comment une déclaration de Jésus comme «Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie; il faut passer par moi pour aller à mon Père» est une «notion de base de l'hindouisme». L'acteur Romano Fasciati, un Suisse d'origine italienne fut son producteur et son metteur en scène. Chandrakant avait été élève d'une école catholique. Elle «ressentait l'Église catholique comme n'existant de fait que pour détecter les petits péchés que commettaient les étudiants». Elle voulait démontrer que Jésus était bien plus que ce que certains de ses fidèles en disaient. Elle définissait son film comme «une Odyssée spirituelle» (Indian Currents, 12 avril 2002). Il est surprenant de constater qu'un sondage fait récemment par le magazine Outlook en Inde ait élu Mère Teresa comme la plus grande Indienne depuis l'indépendance. Son nom était suivi par ceux du Pandit Nehru et de Sandar Patel. Le nom de Vajpayee était à la fin de la liste. «La plus grande surprise fut de constater la première place donnée à une missionnaire chrétienne née en Albanie, Mère Teresa. Le Vatican est toujours en train de chercher des preuves pour confirmer les miracles qui lui sont attribués. Quel pourrait être un miracle plus grand que celui de penser, de la part des gens instruits d'un pays à prédominance hindouiste, que Mère Teresa fut la plus grande Indienne que nous ayons eue, depuis que nous avons conquis notre liberté?» (Khuswant Singh dans Sentinel du 24.8.2002) Cela vaut la peine de rappeler que l'Inde lui a rendu les mêmes honneurs funèbres qu'au Mahatma Gandhi en personne.*
- ⁵ *Bhikku Kassapa d'Ampitya (Sri Lanka) donnait des conférences sur la compréhension chrétienne du désintéressement dans ses classes de dhamma du dimanche après-midi, soulignant les passages y ayant rapport dans le Nouveau Testament. Le vénérable Alutgama Dammananda de Malwata Vihara, Kandy, avait l'habitude, dans les années 1960, de demander à un prêtre catholique de parler «du renoncement à soi-même dans la vie du Christ et dans le Dhammapada» (Michael Rodrigo dans Asian Faces of Jesus, p. 196, Orbis, 1995).*



⁶ *Seules les personnes guéries des blessures des souvenirs historiques (par exemple libérées des complexes post-coloniaux), déchargées du fardeau des griefs courants, sereines et certaines de la conduite des affaires humaines par la main de Dieu et enfin, radicalement engagées pour la cause de l'Évangile, seront capables d'offrir un message de conversion à l'Asie d'aujourd'hui.*

⁷ « Le témoignage du martyr répond, à la fois, à la critique post moderne des modes traditionnels de justification et à l'indifférence post moderne au concept de la vérité » (*Kevin J. Vanhoozer dans To stake a Claim, p. 34, Orbis, 1999*)... « Les témoins chrétiens ne font pas que parler, mais ils souffrent aussi »... « Être chrétien se reconnaît à l'opposition dont on souffre »... « La vérité doit souffrir, la persécution du Christ n'était pas accidentelle » (*idem, p. 147*). *On se souvient des paroles de Jésus*: « Quand je monterai aux Cieux, j'attirerai chacun à moi » (*Jn 12,32*)

La mission face à la mondialisation

Perspectives œcuméniques

Jacques MATTHEY

Introduction

Parler de mondialisation, c'est reconnaître que le mouvement missionnaire se trouve à nouveau confronté à un système mondial unique, dominé par un seul ensemble de règles et de pouvoirs politiques. En effet, depuis 1918 et jusqu'en 1989, le monde était coupé en deux blocs idéologiques, économiques et politiques concurrents. La mission chrétienne devait se définir dans le cadre du conflit entre capitalisme et socialisme d'état. Ce débat idéologique n'a d'ailleurs pas manqué d'influencer en profondeur les divisions du mouvement missionnaire, puisque soit les Eglises évangéliques soit les Eglises liées au COE étaient considérées, à tort et à raison, comme défendant tel ou tel système idéologique. Il faudra un jour analyser jusqu'à quel point nos divisions du siècle passé étaient dues à, ou au moins influencées par, la guerre froide et ses conséquences.

Nous n'avons pas d'autre choix, comme chrétiens, que de vivre dans le contexte du monde tel qu'il est. Notre foi ne nous permet pas la fuite hors des réalités dans lesquelles l'humanité se débat. Mais cette présence, en ce qui concerne la mondialisation, doit reposer sur une critique fondamentale et une résistance.

Le principe même du système dans lequel nous vivons est de mettre l'économie, ses productions et ses règles, au cœur de tout développement humain. Ses règles de fonctionnement, considérées comme absolues et incontestables, me semblent à l'opposé même de ce que l'Évangile projette comme modèle de vie en commun. Dans le système capitaliste d'économie de marché, le principe de base est celui de l'offre et de la demande, sans critère de qualité ou de valeur autre que la possibilité de vente ou d'achat.

«Missiologiquement» parlant, ce système présente deux profonds désavantages :

- Il exclut de fait toute influence de la part des personnes que la Bible place au cœur des soucis de Dieu, les pauvres, les veuves et les



orphelins sans moyens. Ceux qui n'ont pas de pouvoir d'achat ne peuvent pas faire valoir leurs besoins sur le marché. Il est donc exclu que le système fonctionne pour les satisfaire, à moins de correctifs importants venant du politique.

- Le deuxième problème majeur peut être formulé ainsi : dans une économie d'offre et de demande, gagne celui qui est le meilleur, le plus créatif, le plus puissant, le plus à même de répondre aussi vite que possible aux demandes conscientes ou inconscientes du public. Dans l'Évangile, nous sommes invités à considérer les autres comme supérieurs à nous-mêmes, ou au moins d'égale valeur. Essayez donc de vendre votre produit ou votre firme avec une telle attitude !

Les principes d'organisation de nos sociétés sont ainsi très différents des lignes directrices du royaume de Dieu. Pour survivre dans le système économique, les hommes et les femmes – les enfants déjà — doivent apprendre à se vendre comme meilleurs, plus performants, quitte à « marcher sur les autres ». Or l'Église en mission serait théoriquement chargée de les former à une attitude différente qui correspondrait à la dynamique du règne de Dieu. Que faire ? Soit donc nous entrons en résistance et tentons d'élargir les espaces sociaux, économiques, politiques et religieux où des principes différents peuvent être vécus, soit nous acceptons la division de la réalité en secteurs autonomes, réglés selon des principes différents : l'économique et le religieux, le profane et le sacré. Mais dans ce cas, nous formerons des personnalités humaines à double ou triple identité, l'identité religieuse n'en étant qu'une parmi d'autres et sans lien véritable avec la vie concrète.

A mon avis, nous sommes tenus de rappeler que selon l'Évangile, c'est Dieu qui est le seul absolu dans l'histoire et le monde, le Dieu qui s'est révélé dans Dt 10 comme celui qui aime les pauvres et les émigrés, le Dieu qui s'est abaissé en Christ selon Phil 2 pour venir dialoguer avec les humains et les sauver de leurs idoles, Dieu l'insaisissable Esprit de liberté. Il y a incompatibilité entre la louange rendue à ce Dieu et l'absolutisation des règles de Mammon. Je ne plaide pas contre l'argent en soi, mais contre le refus de le soumettre à d'autres règles que la « loi » du marché. Christ, à la croix, a libéré l'homme du pouvoir de cette loi – à égale mesure.

I. Principes de la missiologie du COE

Je me propose en première partie de cet exposé de présenter quelques grandes lignes ou options de la missiologie du Conseil Œcuménique des Églises en écho à une lecture de Matthieu 28.

A) Dans la structure de l'Évangile de Mt, le chapitre 28 fait pendant au chapitre 4, en particulier le récit de la tentation. Il y a ainsi comme un cadre qui entoure le récit de la vie et du ministère de Jésus: avant même que Jésus ne commence ses activités, le diable lui propose de s'engager dans une mission alternative, à proprement parler « diabolique »: prouver sans conteste qu'il est bien le fils de Dieu et imposer le règne de Dieu dans le monde entier par la prise du pouvoir politique, et pour cela se soumettre à lui, Satan. Jésus refuse de céder à la tentation et d'engager la mission par des moyens qui nieraient le contenu de l'Évangile. En mission, le contenu est révélé par la méthode. Jésus refuse l'efficacité et choisit le chemin de croix. La résurrection n'a pas aboli la voie suivie par le Christ, mais l'a confirmée. Comme le Seigneur a souffert, ainsi souffriront ses disciples, même et surtout après Pâques. Mt 28 ne rétablit pas un Christ triomphant qui part à la conquête du monde, il confesse un Christ manifestant son autorité par l'intermédiaire de disciples qui parcourent le monde en vivant selon les béatitudes et appelant les hommes et les femmes à suivre cette voie pour gagner la Vie. Dans Mt 28, certains des disciples doutent au moment de voir le ressuscité: ce ne correspond certes pas dans la situation que le diable proposait !

Depuis l'approbation de l'*Affirmation œcuménique sur la mission et l'évangélisation* en 1982, le thème de la **mission «à la manière du Christ»** est central au COE. Il est heureux de constater que la question des méthodes est maintenant également à l'ordre du jour des réunions de missiologiques évangéliques, comme le prouvent les réflexions d'Iguassu.

B) L'envoi en mission concerne tous les disciples. Une des pointes du texte est d'affirmer que tous les nouveaux chrétiens, de tous les temps doivent être considérés comme « disciples ». Le terme n'est pas réservé aux apôtres. Mt 28 s'adresse à l'ensemble des chrétiens. Cela signifie que la mission relève de la responsabilité de toutes les Eglises et de tous les chrétiens et non pas de certains seulement. Cela a des conséquences au niveau de la théologie du laïc et des ministères: chaque chrétien est un missionnaire. Cela a des conséquences en ecclésiologie: quelles que soient les structures imaginées pour répondre aujourd'hui au mandat de témoignage, elles doivent manifester **l'unité organique entre mission et Eglise**. Au COE, on a choisi le modèle de l'intégration en 1961 et plusieurs organismes nationaux ou régionaux ont suivi la même voie. Je suis conscient qu'il s'agit là d'un des points de discordance avec le monde dit «évangélique», mais aussi avec les sociétés missionnaires anciennes ou nouvelles qui suivent le modèle



d'organisation « économique » (production spécialisée avec direction autonome), mais j'en maintiens l'importance. Ce modèle de l'intégration a aussi rendu possible des structures de partenariat égalitaires entre Eglises du nord et du sud.

C) Le pouvoir du ressuscité se manifeste par le fait qu'il est possible désormais que des personnes de toute origine et non seulement d'origine juive deviennent disciples. La pointe de Mt 28 est la possibilité de vivre en **communauté chrétienne multiculturelle ou multiethnique**. Dans le débat qui opposait judéo-chrétiens stricts et pagano-chrétiens, l'Évangile de Matthieu prend une position claire: les communautés mixtes sont possibles, les règles rituelles et religieuses que tout Juif devait observer sont rendues caduques par la vie de Jésus, et particulièrement la croix et la résurrection. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, disait Paul. En termes contemporains, il n'y a plus de culture théologiquement supérieure à une autre, puisque même celle du peuple de Dieu ne peut plus jouer ce rôle. Au cœur de la mission chrétienne, il y a une opposition viscérale au racisme, un refus de tout orgueil ethnique. C'est pourquoi il est périlleux d'organiser la mission et de trop calquer les Eglises sur des critères d'ordre ethnique, culturel ou nationaliste.

D) Selon Mt 28, la vie de disciples doit être une vie modelée sur l'enseignement du Christ, en particulier le Sermon sur la montagne, une vie au service du prochain, dans la douceur, la recherche de la paix, selon la « règle d'or ». Une vie qui ne violente ni Dieu, ni les hommes, ni la création. Le renvoi par le Ressuscité aux enseignements du Nazaréen signifie que le **commandement d'amour et l'exigence de justice** font partie intégrante de ce que l'Évangile entend par « mission ». Ce point a toujours été défendu par le COE et me semble être devenu maintenant un point de convergence entre nous. Dans la missiologie œcuménique, on parle d'un « **double test de crédibilité** »: une évangélisation qui ne parlerait pas de la promesse de justice pour les pauvres est une caricature de l'Évangile, mais une lutte pour la paix, la justice et l'intégrité de la création qui ne renverrait pas au royaume inauguré par le Christ est tout aussi peu fidèle au message de la Bible.

E) Mt 28 vise à la multiplication partout dans le monde de communautés composées de disciples vivant une telle éthique de vie. Il y a bien multiplication, **multiplication des cellules du royaume de Dieu**. Je reconnais volontiers qu'à force de polémiquer contre une vision étriquée de la mission, le mouvement œcuménique a négligé l'importance de ce point. Il s'agit évidemment d'une multiplication qui maintient un équilibre entre croissance quantitative et croissance qualitative.

E) Dans Mt 28, le verbe « allez » implique d'abord et surtout une mise en mouvement, que l'on pourrait traduire par « en route » ou « debout », et pas en premier lieu ou nécessairement une idée d'éloignement géographique, même si cela en est une conséquence. Quand Jésus, en Mt 9,9-13, demande à ses disciples d'apprendre que Dieu veut la miséricorde et non le sacrifice, il leur dit d'« aller » (même verbe). Il s'agit non pas de se déplacer à l'autre bout du monde, il s'agit de rester là où on se trouve, mais de voir ou faire les choses différemment. Pour le COE, la mission n'est pas d'abord un départ à l'autre bout du monde, mais bien une **dynamisation de la vie chrétienne de tous les jours** là où on se trouve, comme personne, comme communauté. La mission est peut-être d'abord locale et ensuite seulement universelle.

Pour résumer, on peut affirmer que le pouvoir du ressuscité se manifeste principalement par le fait que des hommes et des femmes de toute référence culturelle et religieuse peuvent désormais se mettre à marcher sur les traces de Jésus et à devenir ses disciples. Le pouvoir du ressuscité s'incarne dans la vie et le témoignage de disciples vulnérables, sans pouvoir, sans grande richesse, sans importance particulière dans le monde. Une présence divine « par le bas », à l'opposé d'une mission « par le haut » se référant à Satan. Il est tragique que ce texte qui parle ainsi de la présence du Christ dans le monde par les disciples non violents ait pu être utilisé pour justifier des missions de type conquérant.

Un dernier point sur Mt 28 : Christ promet sa présence à ceux et celles qui le suivent ainsi sur le chemin de la mission. Chez Matthieu, c'est le ressuscité qui en tant qu'Emmanuel exerce le ministère de présence que dans d'autres écrits on attribuerait au **Saint-Esprit**. Emmanuel est l'incarnation de la méthode missionnaire de Dieu, manifestée pleinement dans la venue, la vie, la mort et la résurrection du Christ, et qui se poursuit après Pâques sous forme de présence réconfortante, bienfaisante et qui apporte la guérison.

II. La théologie du partenariat : une alternative à la mondialisation

A) Le mouvement œcuménique a pour objectif essentiel de manifester l'unité des Eglises telle qu'elle est reçue en Christ. Cela ne signifie pas que le COE vise une Eglise unique, ni une culture d'Eglise unique. L'objectif est **l'unité dans la diversité**, une vie communautaire qui puisse tenir en tension créative les signes d'appartenance, mais aussi la liberté d'invention culturelle et culturelle. La quête de l'unité se fonde sur l'acceptation de la diversité au sein du christianisme, une diversité reconnue comme richesse dans la mesure où elle ne conduit pas à

l'exclusion et au refus de l'autre. C'est le résultat majeur du processus d'étude sur «Evangile et cultures» conduit par le COE dans les années 90.

Il n'y a pas au sein du mouvement missionnaire œcuménique de centre de décision unique, mais une rencontre d'Eglises en mission qui tentent de créer ou de sauvegarder des espaces de dialogue, de partage et de négociation. La vérité ne naît pas d'une décision d'autorité, mais du souffle de l'Esprit inspirant une forme de consensus dans un processus de dialogue. Que ce soit sur la politique missionnaire à suivre, sur les types d'inculturation à mettre en œuvre, sur la discipline éthique à offrir au monde. Le dialogue intra- et inter-communautaire ainsi mis en pratique doit reposer sur une herméneutique interculturelle, c'est-à-dire sur des lignes directrices pour confronter de manière créative nos différentes approches, lectures et interprétations de la Bible et de l'histoire.

Le mouvement œcuménique se caractérise donc par une grande tolérance et une grande flexibilité en matière de formulation et de mise en pratique de la foi dans les divers continents et régions du monde. Si le mouvement œcuménique a pu parfois tomber dans la tentation de tout laisser faire, voire de tout reconnaître comme bon, pourvu que ce soit nouveau, à l'inverse, le mouvement évangélique, de même que les Eglises orthodoxes ou le Vatican, ont souvent tendance à soupçonner l'hérésie dans des inculturations nées de la foi, de l'espérance et de l'amour pratiqués dans les nouvelles Eglises.

B) Le mouvement œcuménique vit et meurt par le respect du fameux principe de Lund adopté par Foi et Constitution en 1952. **Les Eglises sont invitées à faire ensemble tout ce que leur conscience ne les oblige pas absolument à faire séparément.** Ce principe prend toute sa signification en mission. En effet, la plus grande partie des actions et des programmes que nous avons l'habitude de mener séparément pourraient être faits ensemble. S'ils ne le sont pas – ce qui est manifestement le cas – c'est que les Eglises ont encore beaucoup de chemin à faire pour simplement se reconnaître mutuellement comme Eglises de plein droit. Qu'est-ce qui empêche d'évangéliser ensemble dans une région, puis d'inviter et inciter les personnes intéressées à choisir leur communauté de référence selon leurs goûts, leur vocation et le type de spiritualité dont elles ont besoin ?

C) Le respect des Eglises locales existantes est crucial dans toute cette démarche. Cela est vrai pour des campagnes d'évangélisation locales ou pour des programmes de soutien à l'évangélisation au loin. Trop souvent, le travail missionnaire ou de développement se fait pratiquement sans tenir compte réellement des vues des Eglises déjà

présentes sur le terrain. Le péché majeur n'est-il pas dans ce cas-là l'orgueil individuel et communautaire ? Je parle bien d'un orgueil spirituel comme celui que Paul dénonce chez les judéo-chrétiens qui étaient d'avis que seuls ceux qui suivaient Dieu exactement comme eux méritaient d'être considérés comme chrétiens. Plus tard, Paul a dû adresser les mêmes avertissements à certains chrétiens d'origine grecque.

Cette même attitude, je la constate à l'œuvre chez les pentecôtistes comme chez les militants radicaux de la lutte pour la justice, chez les orthodoxes d'Europe de l'Est comme chez les méthodistes des USA.

Or, la règle du respect de l'Église locale ne vaut pas simplement pour l'Église qui a été modelée sur nos habitudes ou qui appartient à la même tradition confessionnelle ou spirituelle. Je reconnais que c'est une des questions ecclésiologiques les plus importantes pour le mouvement missionnaire contemporain : nous sommes appelés à reconnaître l'Église authentique dans les formes institutionnelles et communautaires des autres Églises qui confessent le Christ, si différentes des nôtres soient-elles par ailleurs.

Lors de la rencontre en avril de l'année passée de la *Great Commission Roundtable* en Malaisie, les organisateurs avaient proposé un « code de conduite » pour missionnaires évangéliques. Il avait été formulé consécutivement à une enquête relativement étendue auprès d'Églises évangéliques témoignant dans des situations missionnaires délicates comme le Moyen-Orient. Ces chrétiens évangéliques se plaignaient du fait qu'un travail de longue haleine pouvait être anéanti en quelques semaines de présence agressive de missionnaires étrangers non habitués aux conditions et peu sensibles aux conséquences de leurs actes sur les chrétiens locaux. Le « code » n'a pas pu être adopté lors de la réunion de Malaisie, principalement pour des raisons de procédure. La question « œcuménique » du respect de l'Église locale se pose avec acuité aussi pour le mouvement évangélique.

D) La mention de la réunion de la *Great Commission Roundtable* me permet d'aborder un autre point essentiel de la missiologie œcuménique. La GCR est née du besoin des grandes organisations missionnaires évangéliques d'un meilleur échange d'information et d'une meilleure coordination entre responsables. Le **modèle** choisi est celui du *networking*, de la mise en réseau des réseaux. Il est souple, très dynamique, dépendant des individus qui se connaissent. On peut le considérer comme postmoderne, c'est-à-dire correspondant à une période de l'histoire où les engagements (voire les mariages) ne se prennent plus que pour un temps déterminé, selon les projets du moment,



suivant le marché de la charité. C'est un système basé sur le congrégationalisme, sans structure lourde et avec des coûts limités.

Le mouvement œcuménique a quant à lui développé en théorie et en pratique le système de la **transformation des organisations missionnaires** du Nord en **communautés d'Eglises** de tous les continents. En 1972 était créée la CEVAA, Communauté Évangélique d'Action Apostolique. La Société Missionnaire d'Évangélisation de Paris cessait d'exister comme institution. Quelques années plus tard, la London Missionary Society se transformait en CWM. Puis des modifications de structures semblables ont été vécues dans l'ACO, l'EMS, la Mission de Bâle, la VEM et, d'une manière moindre, CANACOM.

Dans tous les cas, il s'agit de mettre en commun des ressources spirituelles, théologiques, humaines et matérielles pour gérer ensemble la mission. Le pouvoir de décision est dissocié du pouvoir de financement, et chaque Eglise membre, qu'elle soit du Sud ou du Nord, riche ou pauvre, dispose d'un nombre équivalent de voix, selon sa taille. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails, mais il s'agit là d'une forme institutionnelle de transfert de pouvoir économique et politique, mais aussi symbolique et théologique. De telles communautés se veulent une *alternative* au système de la mondialisation. Elles montrent qu'il est possible d'organiser la vie en commun en adoptant d'autres principes que la loi du plus fort en politique, que la loi du marché en économie. C'est un modèle d'organisation issu de la période dite « moderne », fonctionnant avec des institutions assez lourdes, sur la base d'un système de type « synodal ».

De telles communautés d'Eglise se veulent un signe de l'avenir vers lequel nous souhaitons que le monde puisse se diriger. Elles sont aussi, à mon avis, une forme typiquement protestante d'organiser la collaboration œcuménique et missionnaire. Elles reflètent dans le monde contemporain l'Eglise décrite de manière idéale dans le livre des Actes (chapitre 2, 4 et 20) ou II Cor 8 et 9. Car dans l'idéal, mais aussi en partie dans la réalité, il y a mise en pratique de la règle de l'équité qui a sa racine dans l'Ancien Testament et à laquelle se réfèrent Luc et Paul.

III. Christianisme et autres religions

Je souhaite aborder maintenant un point délicat du débat entre missiologues œcuméniques et évangéliques. Il s'agit de la question de notre interprétation des autres religions et de l'attitude à avoir vis-à-vis des personnes adeptes de religions telles que l'islam, le bouddhisme, mais aussi des religions traditionnelles des divers continents.

Je pense que c'est le sujet qui nous divise encore réellement sur le fond. Sur bien des points qui marquaient les camps dans les années 60 et 70, nous nous sommes rapprochés.

A) Pour signaler cette différence, je souhaite faire part de ma réaction lors d'un des cultes célébrés en avril dernier en Malaisie dans la rencontre internationale de la *Great Commission Roundtable*. L'exemple que je donne n'est d'ailleurs pas représentatif de ma réaction d'ensemble à cette manifestation. A l'occasion d'un des cultes du soir, l'assemblée a été entraînée à exprimer à voix haute et forte sa volonté de briser l'empire du bouddhisme afin de faire avancer le règne de Dieu. L'excitation a atteint des sommets de décibels et d'enthousiasme. C'était comme un cri de guerre avant la bataille. D'un point de vue émotionnel et intellectuel, j'ai très mal vécu ce moment-là. Je l'ai partagé avec des amis évangéliques et me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à réagir ainsi.

J'ai beaucoup de respect pour l'islam, pour le bouddhisme et pour un certain nombre de musulmans ou de bouddhistes que j'ai rencontrés. Evidemment je me réjouis profondément si et quand certains d'entre eux peuvent être reçus dans la communion de l'Eglise de Jésus-Christ. Et il y a dans ces religions — comme dans certaines formes de christianisme — des phénomènes, des rites et des expressions de religiosité qui me semblent contraires au message libérateur de l'Évangile. Mais de là à considérer le bouddhisme (ou l'islam) dans leur ensemble avec toutes leurs richesses comme des bastions de Satan à détruire spirituellement, il y a un pas que je ne peux pas franchir.

B) Où en sommes-nous donc au COE sur cette question ?

Il est des questions théologiques qui ne trouveront pas de solution avant la fin des temps ; car certaines réponses n'appartiennent qu'à Dieu seul. Le problème des relations théologiques entre christianisme et les différentes religions du monde est une de ces questions. Je pourrais donc en rester là. Je vais néanmoins poursuivre en brossant d'abord rapidement un tableau de l'évolution récente des discussions au Conseil Œcuménique des Eglises, puis en formulant quelques propositions personnelles.

Deux courants du mouvement œcuménique se préoccupent régulièrement de la question des relations avec des personnes d'autres convictions religieuses, le réseau « dialogue » et le réseau « mission ». Bien que dans l'ensemble, les tenants du mouvement œcuménique aient une position ouverte à l'égard du dialogue, le débat quant à la signification des autres religions n'a jamais cessé de diviser les esprits. Chaque fois

que la question a été abordée dans une assemblée du COE, le débat a eu de la peine à aboutir. Je ne donnerai que l'exemple de la réunion de Vancouver en 1983. L'assemblée devait se prononcer sur un texte affirmant l'unicité de l'œuvre du Christ tout en reconnaissant l'activité créatrice de Dieu dans l'expérience religieuse des peuples d'autres croyances. Le paragraphe a été renvoyé au comité central qui, au terme de débats nourris, a rédigé bien après l'assemblée un texte ne reconnaissant l'activité créatrice de Dieu que dans la quête ou la recherche de la vérité religieuse parmi les croyants des autres religions.

C) Pour la réflexion missiologique du COE, ce n'est qu'en 1989, lors de la conférence missionnaire mondiale de San Antonio, qu'a été trouvée une formule que l'on peut à juste titre qualifier de « consensuelle ». Sa formulation exacte doit beaucoup au regretté David Bosch, rédacteur de la section I, et peut se résumer en trois affirmations :

- Nous ne pouvons pas indiquer d'autres voies qui mènent au salut que Jésus-Christ.
- Nous ne pouvons pas non plus fixer des limites au pouvoir rédempteur de Dieu.
- Il y a une tension entre ces deux affirmations. Nous la reconnaissons mais nous ne pouvons pas la résoudre.

Ces trois affirmations ont été confirmées en 1996, lors de la conférence de Salvador de Bahía, et figurent également dans le plus récent document approuvé par la nouvelle Commission de mission et évangélisation du COE en 2000.

Il convient de se rappeler qu'en 1989, le COE était sous « haute surveillance ». En effet, c'était la période de la publication aux USA du livre « The myth of Christian uniqueness ». Les milieux évangéliques conservateurs notamment critiquaient vertement certains théologiens œcuméniques pour leur défense de thèses relativistes et se demandaient si le COE dans son ensemble allait leur emboîter le pas.

On peut affirmer clairement que cela ne s'est pas produit.

D) Mais que s'est-il alors passé dans l'autre secteur du COE, celui du « dialogue » ou des « relations interreligieuses » ?

Je n'évoquerai ici que la réunion qui s'est tenue à Baar, en Suisse, en 1991, parce qu'elle a produit un texte important qui se base sur les résultats de San Antonio, tout en les interprétant de manière assez ouverte. Le document dit « Baar I » reconnaît que Dieu a été présent non seulement dans la quête religieuse de l'humanité, mais aussi dans les résultats de cette recherche (« *in the findings* »). Le document plaide

pour dépasser une théologie qui limite le salut à l'engagement personnel explicite en faveur de Jésus-Christ. On imagine les débats qu'une telle affirmation peut susciter. Mais le texte est rédigé de manière soignée quand il dit que consécutivement à la résurrection, « le mystère pascal qui sauve est médiatisé, exprimé, de manières diverses et qu'il peut être à disposition de ceux qui sont hors des enclos de Christ (allusion à Jean 10: 6) d'une manière que nous ne pouvons comprendre, dans la mesure où ces personnes vivent de manière fidèle et véridique dans le cadre des traditions religieuses qui les guident et les inspirent ». Le document défend une théologie de l'Esprit qui insiste sur sa liberté, et son action de renouvellement au sein de toute la création, sa présence effective dans la vie et les traditions des peuples des diverses religions. Interprète du Christ et de nos propres Ecritures, l'Esprit nous conduira à comprendre de manière renouvelée notre propre dépôt de foi, mais nous conduira également à de nouvelles découvertes en matière de sagesse quand nous écoutons nos voisins d'autres convictions de qui nous avons beaucoup à apprendre. C'est la pratique du dialogue, dira enfin Baar I, qui, quand elle est articulée à un engagement pour la libération, est la source et le « lieu » de la théologie chrétienne.

Ces positions du réseau « mission » et du réseau « dialogue » résument pour l'essentiel ce que le COE peut actuellement dire sur la question, même s'il ne s'agit pas de textes adoptés par les instances officielles de la maison.

IV. Mission et dialogue : pistes personnelles

A) Permettez-moi d'abord de faire une lecture statistique de l'évolution du monde du point de vue religieux. Si l'on en croit David Barrett, il y avait en 1900 environ 550 millions de chrétiens dans le monde, c'est-à-dire 34,5 %. En 2000, le nombre des chrétiens avait augmenté considérablement, et nous sommes environ 2 milliards. Cela ne représente toutefois plus que 33 % de la population mondiale.

Après vingt siècles d'efforts missionnaires, y compris le siècle de la croissance exponentielle du pentecôtisme, remarquable à tous points de vue, c'est un petit tiers de l'ensemble de l'humanité qui sociologiquement parlant se réfère au christianisme. J'en tire l'hypothèse que l'objectif de Dieu pourrait donc ne pas être, du moins pour l'immédiat, que l'ensemble de l'humanité devienne chrétienne. On est en tout cas en droit de se poser la question.

Si l'on relit le NT sur ce point, on ne saurait dire que Jésus ait réussi à convertir l'ensemble du peuple juif à son projet. Et quand Paul décrit son activité missionnaire en Romains 15, il prétend avoir « accompli



l'évangélisation de Jérusalem jusqu'en Illyrie». Le verbe grec implique l'idée «d'avoir rempli la tâche». Or, statistiquement parlant, on était loin du compte. A l'instar de Luc, Paul semblait estimer qu'une région était évangélisée quand des Eglises y avaient pris racine. En Actes 19: 10, Luc prétend qu'après l'activité de Paul à Ephèse pendant deux ans, «toute la population de l'Asie, Juifs et Grecs, put entendre la parole du Seigneur». Le point de vue des deux missiologues de ce que l'on appelle l'«école d'Antioche» est donc que l'évangélisation est assurée quand des Eglises vivantes ont pu reprendre des apôtres le flambeau du rayonnement de la bonne nouvelle et non quand tout le monde est devenu chrétien.

B) Sur cette base, on peut avancer l'hypothèse que d'autres religions peuvent avoir leur place dans le plan de Dieu (cf. Michée 4: 5). Paul l'affirmait pour son peuple d'origine dans Romains 9 – 11. Il me semble donc détecter dans la Bible la reconnaissance du *fait* durable de l'existence des religions. Je dis bien que la Bible reconnaît la pluralité religieuse comme un phénomène durable, ce qui est à distinguer du pluralisme. Pour le dire en d'autres termes: le fait qu'il y ait des personnes exprimant leur foi, leur espérance, leur amour au sein d'autres religions n'est pas nécessairement ou seulement quelque chose de négatif que la mission doit à tout prix éliminer du monde.

Il y a évidemment des phénomènes, des personnes, des mouvements et des rites religieux qui font obstacle à l'Évangile et détournent les hommes du Dieu vivant et de ses exigences. La Bible contient de nombreux passages dénonçant la religiosité aliénante. Mais il faut bien reconnaître que les Évangiles connaissent aussi des traditions donnant la foi ou l'éthique de personnes d'autres convictions religieuses en exemple aux disciples. Et ces traditions sont parmi les plus anciennes des Évangiles synoptiques, si l'on en croit la recherche scientifique. Le centurion de Mt 8 exprime une conviction profonde à l'égard de Jésus qui apparaît comme miraculeuse à ce dernier et va bouleverser les conceptions de la fin des temps. Ce ne sont pas ceux que l'on attend qui participeront au banquet final avec Abraham, Isaac et Jacob, dira Jésus. Et il donnera la «foi» de personnes non membres de son groupe en exemple à ses disciples qui, eux, se font taxer d'hommes de peu de foi (*oligopistoi* en grec).

Des croyants d'autres religions peuvent servir de modèle pour des chrétiens quand ceux-ci ont besoin d'un exemple de ce que Dieu veut, ainsi que d'un rappel à l'ordre, d'une dose d'humilité ou d'une remontrance. Il n'y a aucune raison théologique pour imaginer que Dieu ne puisse pas aujourd'hui encore se servir d'adeptes d'autres religions pour nous inciter à être de meilleurs témoins de l'Évangile.

C) Dans le cadre de la mission de Dieu, des humains de toute culture et de toute religion sont en cheminement spirituel, en «pèlerinage». L'objectif de Dieu est qu'ils se rencontrent, que ces chemins se croisent et qu'un partage de convictions et d'engagements ait lieu. Les mages de Mt 2 ont suivi leur science astrologique pour arriver tout près du Christ. C'est en croisant le chemin des théologiens de Jérusalem qu'ils ont acquis le petit «plus» d'information leur permettant de rejoindre Bethléem. Sans cette rencontre avec les astrologues d'Orient, les théologiens officiels du peuple de Dieu n'auraient même pas appris la naissance de leur Messie. Ils ont eu besoin du questionnement des autres. Ils n'en ont d'ailleurs pas fait bon usage.....

D'autres humains poursuivent leur pèlerinage sur la base de leur conscience, dans laquelle est inscrite d'une manière ou d'une autre la volonté du Créateur (Rom 2), ou en suivant les traditions de leurs poètes ou philosophes (Act 17). Certains, comme Hérode ou Judas, arrivent à un cul-de-sac et sont bloqués dans leur idéologie ou dans leur folie, d'autres sont emprisonnés par des démons ou par les forces du mal, voire par Mammon ou Satan, et peuvent devenir des ennemis dangereux pour les chrétiens. D'autres encore, comme les foules dont Jésus a pitié, ne savent plus où chercher le salut. Mt 25 montre que le Seigneur peut être rencontré dans l'accompagnement des pèlerinages de ceux et celles qui souffrent et ont besoin de réconfort.

Envoyés en mission par le Christ, nous n'avons pas le privilège de la relation avec Dieu, mais une mission particulière qui est d'en référer à Jésus comme au visage de Dieu, image ou icône déchiffrable du mystère de l'amour de Dieu. Notre première démarche devra toujours être de nous mettre à la redécouverte de la profondeur de la compassion de Dieu: c'est l'envoi de Mt 9:9-13: «Allez et comprenez ce que cela veut dire: c'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice». Nous ne devons jamais prétendre avoir fait le tour du mystère de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi notre rencontre des autres pourra prendre la forme du «dialogue» ou de la vie en commun, en solidarité humaine, en questionnement réciproque. Parfois, la rencontre entre des témoins du Christ et d'autres pèlerins prendra la forme de paroles libératrices, de dénonciation, d'appels à la conversion. Il se pourra également que nous soyons consolés par d'autres, s'il nous arrive à nous d'être bloqués ou «de peu de foi». Peut-être alors recevrons-nous la grâce que Dieu nous envoie un «mage», un «centurion» ou une «Cananéenne», voire un pauvre, un de ces plus petits de Mt 25, pour nous remettre de manière dynamique à la suite de Jésus.

Je ne défends pas le pluralisme, mais la **pluralité**. Celle-ci, toutefois, n'a de sens d'un point de vue missiologique que si l'Église remplit



fidèlement sa mission propre qui est de proclamer, vivre, célébrer et espérer le Seigneur qui s'est incarné en Jésus de Nazareth, le juif crucifié au premier siècle de notre ère. Évangéliser, partager la bonne nouvelle de la manifestation du royaume de Dieu en et par le Christ, c'est son privilège, comme le dit le récent document missiologique du COE. Si l'Église, le pilier principal sur lequel Dieu compte pour permettre cette rencontre des cheminements spirituels de l'humanité, y renonce, ce pilier vacille. Dieu a déjà une fois dû s'en remettre à un nouveau partenaire d'alliance, puisque pour des raisons mystérieuses, le peuple juif n'a pas accompli l'ensemble de sa mission. Si aujourd'hui l'Église ne remplit pas la sienne, Dieu pourrait bien à nouveau changer de partenaire. Ce ne serait pas à notre honneur.

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu

D) Il reste évidemment une question lancinante, celle du salut, en particulier du salut final. Les textes bibliques gardent une ambiguïté certaine à cet égard. Certains – et ils sont nombreux, je vous l'accorde – insistent sur la foi, la relation d'accueil inconditionnel du Christ, comme critère déterminant pour une relation de communion avec Dieu. D'autres insistent sur l'éthique, la mise en pratique de la volonté de Dieu. D'autres encore, comme Mt 25, échappent à toute classification. Au temps de Matthieu, l'Église est partagée entre ceux qui demandent à tout humain, quel qu'il soit, un respect absolu de la Tora, la Loi mosaïque (Mt 5). D'autres estiment que seule la foi, et cela indépendamment d'une pratique des rituels juifs, permet l'accès à Dieu. Mt 25 renvoie les uns et les autres en remplaçant le respect du plus petit commandement par le respect du plus petit d'entre les humains, mais sans évoquer la foi d'aucune manière non plus. Toutefois, toutes ces options sont porteuses de salut parce que le Christ est mort sur la croix et que d'une manière ou d'une autre, cet événement porte à conséquence pour toute relation entre les humains et Dieu.

En résumé, je dirais volontiers que le Nouveau Testament contient une double radicalisation des critères du salut eschatologique.

- Selon Paul, la justification est reçue dans la foi. L'humain est juste par la foi et pour la foi. Toutefois, celle ou celui qui croirait pouvoir considérer sa foi comme un capital de garantie pour le salut tomberait sous le coup du jugement, comme on le trouve dans l'exemple de Luc 18,9-14, le récit du pharisien et du publicain. Le Nouveau Testament utilise le terme de « justification par la foi » pour lutter contre la tentative humaine de se donner une sécurité face à Dieu.

Utiliser de nos jours cette théologie pour se prétendre accepté parce que chrétien croyant, mais en pensant l'être aux dépens d'autres, me semble aller à fins contraires du Nouveau Testament. Paul lui-même radicalise le critère de la foi en rappelant que la foi ne sert à rien si elle n'est pas vécue dans l'amour (Gal 5). En ce sens, il n'y a pas de critère d'orthodoxie en sotériologie paulinienne. C'est l'incarnation de la foi dans la pratique qui la qualifie, non sa justesse dogmatique. Et qui pourrait dire qu'il a toujours pleinement vécu sa foi dans l'amour tel que le Christ le souhaite ?

- Le Nouveau Testament connaît cependant aussi une radicalisation du critère éthique de la justification par les œuvres sans confession de foi apparente. Dans la description du jugement dernier de Mt 25, la foi confessée ne joue aucun rôle, que ce soit. Ce texte peut être interprété de diverses manières, mais on ne peut pas nier que le terme de «foi» n'y apparaît pas. Certes, il est question de relation au Christ, mais elle est révélée à la fin des temps seulement. C'est une surprise !

Les deux approches qui traversent le NT ne se laissent pas harmoniser, et il me semble inadéquat de tenter une parole dernière à ce sujet. L'ambiguïté des textes nous renvoie à notre condition humaine la plus élémentaire. La différence essentielle entre l'humain et Dieu est que seul Dieu peut connaître et juger du salut. Le salut est exclusivement entre les mains du Seigneur. Cela reste valable, même si certains textes prétendent que Dieu tiendra compte de décisions d'Eglise à cet égard (Jn 20; Mt 16) qui, ainsi, auront pris un sens «dernier». Mais nous ne le saurons qu'à la fin des temps. Il ne nous appartient pas d'avoir une connaissance complète à ce sujet maintenant.

En revanche, comme chrétiens, nous pouvons et nous devons dire que d'une manière ou d'une autre, sous une forme ouverte ou cachée, le Christ reste un personnage central et incontournable dans cette aventure et l'annoncer ainsi au monde. Nous ne savons pas comment ni pourquoi il peut y avoir une relation mystérieuse ou ouverte entre des humains et Christ. Mais nous prétendons que nous ne pouvons pas faire l'économie de Celui qui est venu partager notre condition pour manifester que Dieu est d'une manière nulle part ailleurs égalée.

E) En résumé, la pluralité religieuse est un fait. Elle est théologiquement nécessaire pour éviter aux chrétiens de tomber dans le piège de l'auto-justification spirituelle (la vie «selon la loi» de Paul). Elle nous oblige de réserver à Dieu ce qui relève de Dieu seul. Elle est aussi un «lieu» d'activité de l'Esprit. Joindre mission et dialogue, c'est accomplir notre mission spécifique dans le cadre de la mission universelle de



Dieu, tout en acceptant que l'Esprit puisse nous surprendre non seulement dans notre être le plus intime et au sein de nos communautés, mais aussi à la croisée des sentiers de pèlerinages où nous rencontrons d'autres femmes et d'autres hommes de foi et de bonne volonté.

En guise de conclusion

Au moment de terminer cet exposé, j'en rappelle la démarche :

J'ai tout d'abord en introduction pris position sur l'attitude chrétienne qui s'impose à mon avis face aux règles en fonction desquelles le système économique unique actuel influence le monde entier.

Puis, dans un premier chapitre, j'ai tenté de résumer quelques points essentiels d'une missiologie œcuménique en montrant comment ces thèses sont articulées au fameux texte de Mt 28.

Dans un deuxième temps, j'ai insisté sur la manière d'être ensemble entre Eglises dans un monde marqué par la mondialisation, défendant la thèse que la théorie et la pratique du partenariat issu de l'intégration entre Eglise et mission peut offrir une alternative aux modèles politiques et économiques pratiqués dans le cadre de la « mondialisation ».

Enfin, il me semblait important d'aborder l'épineuse question de la relation entre mission et dialogue ou entre christianisme et autres religions. J'ai d'abord présenté quelques développements récents au COE pour terminer par des réflexions plus personnelles.

Les pistes que je n'ai pas développées, mais qui me semblent essentielles à l'avenir, sont une nécessaire révision de notre théologie et de notre pratique de la guérison et le développement d'une missiologie ancrée dans une nouvelle ouverture à l'Esprit et à une pneumatologie qui tienne compte de l'ensemble des données bibliques. Cela ne pourra se faire sans un dialogue fraternel, durable et sérieux avec les chrétiens pentecôtistes. Le XX^e siècle a été celui de l'œcuménisme d'une part, mais aussi des divisions missionnaires d'autre part. Puisse le XXI^e être celui de la collaboration entre chrétiens de tendances différentes, engagés dans le cadre de la même mission de Dieu. Afin que le monde soit renouvelé et que les humains puissent saisir l'offre extraordinaire faite en Christ à chacune et chacun.

Jacques MATHEY est Coordonnateur de l'Equipe Mission-Evangélisation au Conseil Œcuménique des Eglises.

Texte revu d'une Conférence au colloque de l'Institut évangélique de missiologie, les 2-5 avril 2002, à l'Institut Emmaüs, St-Légier sur Vevey (Suisse), sur le thème: « Entre la mondialisation et les résurgences des réflexes identitaires ».

Chrétiens et musulmans coexistence, conflit ou coopération ?

Chawkat MOUCARRY

(Trad. de l'anglais par Sylvain Dupertuis)

La confrontation qui se profile entre l'Occident et le monde musulman est-elle inévitable ? L'auteur estime que non, et il considère que les chrétiens ont un rôle important à jouer pour jeter des ponts entre ces deux mondes. Il analyse cette situation dans une triple perspective théologique, historique et politique, et propose des pistes concrètes pour une véritable coopération entre chrétiens et musulmans dans le monde d'aujourd'hui.

Perspective théologique

L'islam

Un Dieu puissant

Pour l'islam, l'un des attributs clé de Dieu est sa puissance. Sa souveraineté et son pouvoir sont illimités. Pour les musulmans, l'islam représente l'étape finale et parfaite de la religion. La seigneurie de Dieu dans le ciel doit se manifester concrètement sur la terre, et la mission spécifique de l'islam est précisément d'y établir le royaume de Dieu. Il s'agit donc de mettre en œuvre la *shari'a* (la Loi), en commençant par la communauté musulmane, pour l'étendre au-delà du « pays d'islam ». Les prophètes les plus importants ont tous démontré la puissance de Dieu en remportant la victoire sur leurs ennemis.

La tolérance religieuse

L'islam accepte *un certain degré* de pluralisme religieux. Les « Peuples du Livre » (les juifs et les chrétiens) ont le droit de cohabiter avec la communauté musulmane, à condition de reconnaî-



tre l'autorité islamique. Ils bénéficient du statut de 'minorités protégées' (*dhimmis*). Mais dans les faits, si ce statut fait bien toujours partie de la doctrine islamique, il n'est en vigueur nulle part dans le monde musulman contemporain. Il en est d'ailleurs de même de bien d'autres aspects de la loi islamique. Quant aux peuples non-monothéistes, ils n'ont aucun statut légal dans la société musulmane. Ils doivent se convertir ou partir.

La théorie des «Trois Pays»

La communauté musulmane (*umma*) se définit elle-même comme le «Pays de paix» (*dar al-silm*). Les nations non-musulmanes se répartissent en deux catégories : celles qui sont hostiles aux musulmans font partie du «Pays de guerre» (*dar al-harb*), et celles qui ayant conclu un accord de paix avec la communauté musulmane appartiennent au «Pays de traité» (*dar al-'ahd*). Ces catégories, basées sur l'attitude des différentes nations envers la communauté musulmane, déterminent les relations que les musulmans entretiennent avec les autres nations.

Le concept de *jihad* (combat)

La tradition islamique distingue le *jihad* majeur, à savoir le combat spirituel, du *jihad* mineur, à savoir la guerre sainte. Ce que les musulmans appellent *jihad* mineur, c'est l'obligation qu'ils ont de combattre leurs ennemis dans les deux cas suivants : quand la communauté musulmane est menacée par des nations hostiles, et quand on empêche les musulmans de prêcher l'islam dans des territoires non-musulmans. Aujourd'hui, de nombreux intellectuels et dirigeants politiques musulmans parlent aussi de *jihad* social, désignant par là la réforme sociale en vue d'établir davantage de justice dans les sociétés musulmanes.

Le christianisme

Dieu est à la fois humble et puissant

Pour le christianisme, Dieu est bien tout-puissant, mais il est en même temps humble. Dans l'Ancien Testament, Esaïe décrit le

Messie comme un « Serviteur souffrant ». Cet attribut divin s'est manifesté en Jésus-Christ, tout d'abord à travers son incarnation, et ensuite à travers ses souffrances et sa mort. Le Christ ressuscité ne s'est pas vengé des ennemis qui l'avaient fait mourir.

Dieu est aussi patient, envers son peuple comme envers « les nations ». Ni son peuple ni les « nations » ne vivent selon la volonté parfaite de Dieu (Luc 21.24). Un jour, tous devront rendre compte de ce qu'ils ont fait de leur vie. En attendant, Dieu exerce sa patience et manifeste sa bienveillance envers les humains, afin de les amener à la repentance et à la foi (Rom 2 : 4 ; 2 Pi 3 : 9, 15).

Le Royaume de Dieu

Sous le régime de l'ancienne alliance, le royaume de Dieu est clairement associé avec une nation particulière (Israël), établie de manière visible sur un territoire géographiquement bien défini (Israël), et représenté par un régime politique fondé sur la loi de Dieu (théocratie). L'usage de la force pour faire respecter la loi de Dieu et pour protéger le peuple contre ses ennemis est considéré comme légitime. C'est à bien des égards une conception analogue à celle des régimes politiques du monde musulman.

La nouvelle alliance amène un changement radical de la notion de royaume de Dieu. Le royaume dont parle Jésus est transnational, et non pas lié à une nation, il est universel et non pas lié à un territoire, et il est spirituel plutôt que politique. Il est caractérisé par la non-violence, et c'est par la puissance de l'Esprit Saint qu'il s'étend (Jn 18 : 36 ; Actes 1 : 8).

Dieu est le Dieu de l'univers. Il règne sur l'Eglise et sur les nations, mais d'une manière différente. Même si sa seigneurie n'est reconnue que par son peuple, sa souveraineté s'exerce sur toutes les nations, y compris celles qui ne reconnaissent pas son autorité (Mt 22 : 21 ; Rom 13 : 1-5).



Perspective historique

La communauté musulmane

A La Mecque, Muhammad était un simple prophète, poursuivant sa mission au sein d'une société multi-religieuse. Mais avec l'expansion de la communauté musulmane à Médine, Muhammad a exercé de nouvelles fonctions : il est devenu un dirigeant politique, commandant en chef d'une armée.

Une centaine d'années après la mort de Muhammad en 632, la conquête islamique avait déjà enregistré des progrès spectaculaires. L'empire musulman s'étendait de l'Espagne à l'ouest jusqu'à l'Indus à l'est. Les dirigeants musulmans étaient en général tolérants à l'égard des minorités religieuses, en particulier envers les juifs et les chrétiens. Des persécutions se sont néanmoins produites dans certaines circonstances, sous le règne de dirigeants musulmans ou chrétiens qui manquaient de sagesse, ou dans certaines situations de crise économique ou politique, ou encore en cas de conflit entre la communauté musulmane et d'autres nations.

En Espagne (pays que les musulmans appellent *al-andalus*), les juifs, les chrétiens et les musulmans ont vécu en harmonie sous un régime islamiste pendant plusieurs siècles (du 8^e au 13^e siècle). A cette époque, la civilisation arabe était florissante, et elle a contribué de manière significative au développement de la philosophie et des sciences en Europe. A la fin de cette période, le royaume d'Espagne entreprit une « reconquête » (*reconquista*) qui s'est achevée par la chute de Grenade, le dernier Etat musulman, en 1492.

En 1924, Kemal Atatürk, fondateur de la république (laïque) de Turquie, abolit le califat d'Istanbul. Depuis lors, la communauté musulmane sunnite n'a plus de représentation officielle.

L'Europe « chrétienne »

Jusqu'à l'empereur Constantin, les chrétiens ont vécu au sein d'une société multi-religieuse et sous un régime politique non-chrétien. Ensuite, le christianisme est devenu la religion officielle. La collusion entre l'Eglise et l'Etat a alors entraîné toutes sortes de persécutions envers les minorités chrétiennes (comme par

exemple les monophysites et les nestoriens), et provoqué une attitude de confrontation avec les musulmans, qui s'est manifestée notamment dans les Croisades.

Vers la fin du 15^e siècle, de nouveaux horizons s'ouvrent pour l'Europe. En 1492, Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde. Cet événement offre à l'Europe des possibilités d'expansion sans précédent dans l'histoire. Cinq ans plus tard, Vasco de Gama passe le Cap de Bonne Espérance (qu'on avait traversé pour la première fois en 1488), et parvient en Inde. L'Europe peut désormais commercer avec l'Asie sans traverser la Méditerranée et le Moyen Orient, qui sont au cœur du monde musulman.

Le mouvement des Lumières qui apparaît en Europe au 18^e siècle est pour une part une réaction contre la domination de l'Eglise sur la société, particulièrement en France. Ses préjugés rationalistes produisent une culture humaniste, séculière et athée.

Au 19^e siècle, la Révolution industrielle amène les nations européennes à conquérir de nouveaux territoires dont certains sont sous des régimes musulmans. Elles recherchent de nouveaux marchés et des matières premières. Leur expansion économique débouche sur une expansion politique. Le mouvement colonial atteint son apogée au 20^e siècle, dans l'entre-deux-guerres, une époque où toutes les nations musulmanes se retrouvent sous domination européenne, à l'exception de l'Afghanistan, de l'Arabie Saoudite et de la Turquie.

Suite à la décolonisation des années 1940 à 1960, des populations issues des anciennes colonies émigrent en nombre en Europe. Cette immigration est due en grande partie aux difficultés économiques que rencontrent les pays en développement. Par ailleurs, l'Europe a besoin de main-d'œuvre pour sa reconstruction d'après-guerre, et encourage les ressortissants des anciennes colonies à s'expatrier pour venir travailler en Europe.



Perspectives contemporaines

Le fondamentalisme islamique

Après l'indépendance, la plupart des pays musulmans étaient dirigés par des régimes nationalistes, comme l'Algérie, ou pro-

occidentaux, comme l'Iran. Ces régimes ne sont ni les uns ni les autres parvenus à tenir leurs promesses de prospérité, de justice sociale et d'indépendance politique. L'islam est alors apparu comme la seule alternative crédible à des gouvernements qui ne sont musulmans que de nom. Des pays islamiques riches, comme l'Arabie Saoudite, contribuent très peu à la solidarité islamique dans le monde. C'est dans les banques européennes et américaines qu'ils investissent leurs pétrodollars, plutôt que dans des projets de développement dans les autres pays musulmans. Le fondamentalisme islamique se nourrit de l'injustice (politique, économique et sociale) qui prévaut aujourd'hui presque partout dans le monde musulman.

Israël

En 1948, les Nations Unies reconnaissent la création de l'Etat d'Israël en Palestine, un territoire occupé majoritairement par des Arabes Palestiniens. Cet Etat apparaît comme l'aboutissement du nationalisme juif (sionisme) né au 19^e siècle, en partie par réaction à l'antisémitisme européen. Cet antisémitisme atteint son point culminant au cœur de la Seconde Guerre mondiale, ce qui amène par contrecoup les nations européennes à accorder un soutien total au nouvel Etat d'Israël. Le peuple palestinien se retrouve alors sans patrie. Depuis 1967, après la victoire d'Israël au terme de la Guerre des Six Jours, le peuple palestinien vit sous occupation israélienne. Israël continue à bénéficier du soutien inconditionnel des nations occidentales, en dépit de son rejet systématique de toutes les résolutions de l'ONU. Acculés au désespoir, une partie des Palestiniens s'est lancée dans le terrorisme, dernier recours contre l'oppression israélienne. Quant aux chrétiens palestiniens, ils sont pris entre deux feux : le fondamentalisme islamique et les représailles israéliennes.

Une superpuissance unique

En 1989, la Chute du Mur de Berlin scelle l'effondrement de l'Union soviétique. Depuis lors, les Etats-Unis sont la seule superpuissance dans le monde, et le déséquilibre des forces entre eux et le monde musulman est criant. Pour l'Occident, l'islam a remplacé le communisme comme ennemi à abattre. Les pays

musulmans sont traités, non en vertu des qualités démocratiques de leurs régimes, mais en fonction de la politique qu'ils mènent par rapport à l'Occident. Le soutien des Etats-Unis envers l'Arabie Saoudite en est un exemple manifeste. En politique étrangère, les Etats-Unis ont une politique de deux poids, deux mesures à l'égard d'Israël d'une part et des pays arabes de l'autre. Ils n'ont jamais forcé Israël à respecter les résolutions de l'ONU comme ils l'ont exigé pour l'Iraq.

Mondialisation et sécularisation

La mondialisation a aggravé les disparités économiques entre les pays occidentaux développés et les pays musulmans en développement. Les difficultés économiques et les pressions politiques ont amené de plus en plus de ressortissants de pays musulmans en développement à quitter leur pays pour chercher du travail en Europe ou pour y demander l'asile politique.

Du point de vue culturel, la mondialisation entraîne aussi une occidentalisation envahissante au sein des sociétés musulmanes. La culture occidentale est par essence séculière. Elle est dirigée par une « sainte trinité », qui se nomme Droits de l'homme, Démocratie et Liberté. Mais elle est aussi caractérisée par une « trinité perverse » : Argent, Sexe et Violence. Cette face de la culture occidentale représente une menace sérieuse pour les sociétés musulmanes. C'est pourquoi de nombreux musulmans se rebiffent contre l'invasion insidieuse de leur pays par la culture occidentale et par une mondialisation débridée.

Le 11 septembre

Certains voient dans le 11 septembre (que les Américains appellent le « 9/11 ») un jour qui a changé la face du monde. Le fait est que jamais des terroristes musulmans n'avaient frappé de cibles aussi symboliques avec des armes aussi puissantes et en bénéficiant d'une pareille couverture médiatique : l'impact de la seconde tour a été retransmis à la TV et des millions de téléspectateurs du monde entier ont assisté en direct à l'effondrement des deux tours.

Ces attaques visaient des cibles très emblématiques : le World Trade Center à New York et le Pentagone représentent respective-



ment la puissance économique et la puissance militaire américaine, et on pense qu'un troisième avion détourné visait la Maison Blanche.

Les armes utilisées pour ces actions suicides étaient nouvelles, en ce sens qu'il ne s'agissait pas d'avions militaires comme ceux des kamikazes de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont des avions civils qui ont été transformés ainsi en bombes dévastatrices. Quinze des dix-neuf terroristes étaient citoyens saoudiens. Oussama ben Laden, lui aussi saoudien, avait maintes fois protesté contre le fait que son pays, qui abrite les lieux saints de l'islam, soit devenu un quasi-protectorat américain. Ces terroristes étaient tous des hommes instruits et formés comme pilotes dans des pays occidentaux. Pour s'attaquer à la superpuissance occidentale, c'est à la haute technologie occidentale qu'ils ont eu recours. Leur action est un exemple de la violence caractéristique de la culture américaine. Du coup, la réalité virtuelle de Hollywood s'est muée en une réalité matérielle, concrète et terrifiante.

Le peuple américain a été ébranlé par cette vague inattendue d'horreur, cette puissance de feu massive. Il a pris conscience de la haine que leur pays suscite dans de nombreuses parties du monde, en particulier dans le monde musulman. « Pourquoi donc nous haïssent-ils ? », se demandent-ils. La guerre qu'ils ont lancée en Iraq l'an dernier donne un début de réponse : Américains et Britanniques se sont engagés dans cette guerre sans avoir le soutien des Nations-Unies et sans donner le temps que les inspecteurs de l'ONU demandaient pour terminer leur mission de recherche des armes de destruction massive.

On ne gagnera pas la guerre contre le terrorisme par la seule action militaire. Il faut s'attaquer aux racines du terrorisme. Or, l'une de ces racines est précisément la politique étrangère impérialiste des Etats-Unis dans les pays en développement. Malheureusement, la plupart des Américains ne sont pas prêts à faire un examen de conscience et à mettre en question le rôle de leur pays dans le monde.

L'Iraq

La guerre en Iraq est le dernier chapitre en date de l'histoire longue et souvent sanglante des relations entre les peuples musul-

mans et les nations occidentales. Il est encore trop tôt pour évaluer l'impact à long terme de ce conflit sur les relations islamo-chrétiennes. Cela dépendra en partie des suites de la guerre, plus précisément du régime qui se mettra en place en Iraq, selon qu'il sera ou non véritablement démocratique, indépendant et compétent. Cela dépendra ensuite des répercussions de cette guerre sur le conflit israélo-palestinien, dans lequel Israël continue à ce jour de bénéficier de l'impunité internationale en dépit de son non-respect des résolutions de l'ONU.

Dans un sens, gagner la guerre était bien plus facile que de gagner la paix, c'est-à-dire de reconstruire un Etat irakien et de tenir les promesses de justice, de paix et de prospérité qui ont été faites aussi bien au peuple irakien qu'au peuple palestinien. De fait, ce pays déchiré par ses multiples contradictions court un risque réel de guerre civile entre les groupes religieux et ethniques rivaux qui le composent (Sunnites, Shi'ites, Kurdes, Arabes, etc.)

L'immense majorité du peuple irakien, Arabes et Kurdes confondus, s'est à juste titre félicitée de la chute de l'ancien régime. Pourtant, contrairement à ce que beaucoup espéraient, les Arabes irakiens n'ont pas accueilli les forces de la coalition en libérateurs. Ils soupçonnaient les Américains et les Britanniques d'avoir d'autres objectifs. Les mois et les années qui viennent révéleront dans quelle mesure ce soupçon était fondé. Quant aux Arabes et aux musulmans ailleurs dans le monde, qui n'ont pas directement souffert du régime de Saddam Hussein, ils ont ressenti cette guerre comme une agression anglo-américaine contre le peuple irakien, et c'est pourquoi ils ont soutenu l'armée irakienne. Du fait de l'opposition de la France, cette guerre n'a pas été perçue directement en termes d'opposition entre l'Occident et le monde musulman. Mais par ailleurs, George W. Bush, et dans une moindre mesure Tony Blair, ont été présentés dans les médias comme des dirigeants politiques chrétiens, non sans raison. En conséquence, ce conflit sera sans aucun doute perçu par de nombreux Arabes et de nombreux musulmans comme une « nouvelle croisade ». Plus que jamais auparavant, l'Amérique sera crainte sans être aimée, le christianisme sera associé à une superpuissance hostile, et il sera encore plus difficile pour les chrétiens américains et britanniques de vivre en paix et de travailler efficacement dans des pays musulmans. La montée probable du fondamentalisme islamique (et



peut-être aussi du terrorisme) aggravera la menace qui pèse sur les chrétiens arabes du Moyen Orient. Nombre d'entre eux vont alors chercher à émigrer, et cela affaiblira le rôle de sel et lumière que joue l'Eglise dans le monde musulman.

Quelle tragédie que le Président américain, qui semble être un croyant sincère, ait ainsi, par un enthousiasme mal inspiré, fait tant de mal à la réputation de son pays, et surtout à celle du nom de Christ parmi les musulmans. Ironiquement, la guerre qu'il a déclarée au terrorisme a révélé un trait de sa personnalité qu'il partage avec ses ennemis, que ce soit Oussama Ben Laden ou Saddam Hussein: leur foi en Dieu a été pervertie par la collusion avec le nationalisme et l'ambition politique.

De la confrontation à la coopération

Cette confrontation entre l'Occident et le monde musulman n'est pas inévitable. La meilleure manière d'éviter le conflit est de s'attaquer aux racines de l'injustice. Les pays occidentaux doivent apprendre à renoncer à l'usage de la puissance économique et militaire pour leurs intérêts égoïstes. Ils doivent cesser d'abuser de leur supériorité envers des pays pauvres, qu'ils soient musulmans ou non. Leur politique étrangère donne le sentiment à beaucoup, en particulier dans les pays en développement, que «la raison du plus fort est toujours la meilleure». Quant aux musulmans, il faut qu'ils apprennent à être plus tolérants et soient prêts à faire leur auto-critique. Il faut qu'ils abandonnent l'extrémisme religieux et renoncent à la violence. Ce sont là des objectifs qu'on peut atteindre en travaillant ensemble à plus de justice dans toutes les sphères de la vie. Promouvoir la justice en politique consiste à soutenir des régimes démocratiques plutôt que des régimes autoritaires. Cela implique la reconnaissance du droit des Palestiniens à une patrie et à un Etat indépendant. Promouvoir la justice économique consiste à établir des relations économiques équitables avec les pays en développement. Promouvoir la justice culturelle consiste à reconnaître le droit à la diversité culturelle dans toutes les parties du monde. Promouvoir la justice dans tous les domaines est un de nos principaux défis aujourd'hui. Et cela implique de lutter contre les politiques égoïstes des gouvernements nationaux et

l'appétit insatiable de profit des puissantes sociétés multinationales.

Les chrétiens ont une contribution précieuse à apporter pour jeter des ponts entre l'Occident et le monde musulman. En tant que communauté monothéiste, ils ont de nombreux points communs avec la communauté musulmane, en particulier dans le domaine des valeurs religieuses et éthiques. Ils partagent avec l'islam un certain nombre de critiques à l'encontre de la société occidentale. Mais ils défendent aussi les valeurs positives de la culture occidentale que sont les droits de l'homme, la démocratie et la liberté.

Voici quelques pistes pour nous engager dans des démarches pratiques en vue de mieux remplir notre rôle de chrétiens. Les chrétiens et les musulmans peuvent non seulement cohabiter pacifiquement, mais ils doivent encore travailler ensemble au bien commun de la société. Leur coopération est indispensable à la construction d'un monde plus harmonieux.

Cinq pistes pour une reconnaissance mutuelle et une coopération possible entre chrétiens et musulmans

1. Reconnaître le bien-fondé d'une partie des critiques islamiques à l'encontre des régimes musulmans, des pays occidentaux, d'Israël et de la mondialisation séculière.
2. Reconnaître nos défaillances en tant que chrétiens occidentaux :
 - notre complaisance à l'égard de notre propre culture ;
 - notre attitude complaisante à l'égard de la politique étrangère de nos gouvernements ;
 - notre compréhension spiritualiste et individualiste de l'Évangile.
3. Retrouver les dimensions universelle, éthique et sociale de l'Évangile.
4. Mettre en question le fondamentalisme islamique à partir de l'enseignement coranique lui-même sur les points suivants :
 - la liberté religieuse (2 : 256) ;
 - la miséricorde de Dieu (6 : 12 ; 7 : 156) ;
 - l'égalité de tous les humains, hommes et femmes (4 : 1) ;
 - le pluralisme religieux (49 : 13).



5. Interpeller nos propres sociétés et nos gouvernements par un retour aux valeurs essentielles :

- les valeurs du Royaume : l'amour en actes, la justice pour les opprimés, la solidarité avec les plus démunis ;
- une compréhension holistique, globale de la mission : parole, action et miracles ;
- le commandement d'aimer le prochain et l'étranger comme soi-même (Lév 19 : 18, 33-34-35).

Chawkat G. MOUCARRY, né dans une famille chrétienne de Syrie, a fait ses études secondaires dans une école à majorité musulmane. Il a passé une vingtaine d'années en France où il a obtenu un doctorat en Sciences Religieuses de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Paris). Il vit actuellement en Angleterre et enseigne l'islamologie à All Nations Christian College. Il est l'auteur de *La Foi à l'épreuve. L'islam et le christianisme vus par un Arabe chrétien* (Québec: La Clairière, 2000), ainsi que de *Un arabe chrétien face à l'islam* (Paris: Les Bergers et les Mages, 1991), et *La foi en questions: au carrefour du christianisme et de l'islam* (Lausanne: Presses bibliques universitaires, 1984).

Son dernier ouvrage paru s'intitule *The Search for Forgiveness. Pardon and Punishment in Islam and Christianity* (Leicester: IVP, 2004).

Bibliographie

F. Burgat, *L'islamisme en face* (Paris: La Découverte, 1996).

O. Carré, *Mystique et politique* (Paris: Cerf, 1984).

O. Roy, *L'échec de l'Islam politique* (Paris, Seuil, 1992)



Jean-Francois ZORN, La Missiologie, émergence d'une discipline théologique

Genève, Labor et Fides, 2004

Andy BUCKLER

L'ouvrage de Jean-François Zorn est né d'une tension entre deux articulations de la mission, qui constitue pour l'auteur à la fois « *la chance et la crise de la missiologie* ». D'un côté, une pratique « missionnaire » considérable ; de l'autre une réflexion « missiologique » relativement récente et sous-développée. Si les deux sont nécessaires, dans l'histoire la première a toujours précédé, et parfois même empêché le développement de la deuxième. Au XIX^e siècle, alors que le mouvement missionnaire était à son apogée, l'abondante littérature missionnaire ne proposait que rarement un « geste réflexif et critique » par rapport à la pratique. De plus, dans la théologie francophone du XX^e siècle, la « missiologie » se limite très largement à la formation missionnaire, exerçant très peu d'influence sur la théologie universitaire et son enseignement.

A partir de cette constatation, Jean-François Zorn réfléchit à l'intégration de la missiologie dans l'enseignement de la théologie francophone aujourd'hui, en posant la question : « *quelles conditions épistémologiques la missiologie doit-elle remplir pour être une discipline théologique à part entière ?* »

Tout d'abord, une analyse historique de l'enseignement de la mission dans le contexte luthéro-réformé français, cherche à expliquer la marginalité actuelle de la missiologie universitaire. La tension entre l'enseignement « missionnaire », proposé par la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP), et la formation « théologique » de pasteurs, offerte par les facultés de théologie protestante, n'est jamais résolue et conduira à la disparition de l'École des missions de la SMEP en 1971, sans que la missiologie ait été reconnue comme discipline dans la théologie universitaire.

Cette évolution reflète une mutation progressive de toute la théologie missionnaire au cours du XX^e siècle, analysée dans la deuxième partie à partir des conférences missionnaires internationales. L'émergence de



théologies contextuelles, mises en rapport avec le phénomène de la traduction des Écritures dans de nombreuses langues (« *la spécificité protestante du geste missiologique* »), permettent à Zorn de proposer alors une définition théologique de la mission comme « *l'envoi de la parole dans le monde pour le témoignage de la foi du Christ. Elle n'est ni la foi ni la parole mais l'acte de foi qui témoigne de cette parole* ».

Dans la troisième partie, l'auteur s'appuie notamment sur les recherches de Marc Spindler pour défendre sa thèse selon laquelle la missiologie constitue une discipline de la théologie à *part entière*. Néanmoins, Zorn reconnaît que dans le contexte académique et ecclésial protestant francophone, il convient plutôt de « *militer pour que la missiologie soit au moins enseignée comme branche de la théologie pratique* ».

Cet ouvrage propose des pistes de réflexion prometteuses, et non seulement pour le contexte explicite auquel il se réfère. D'ailleurs, il est dommage que ce cadre précis — la situation particulière de la missiologie en contexte « *protestant francophone européen* » — risque de limiter l'influence de ce livre important. Risque pourtant nécessaire ! Le champ restreint est précisément ce qui fait la force de cette réflexion missiologique : Zorn a choisi de nous parler de ce qu'il connaît personnellement.

De plus, le désir de donner pleinement sa place à la missiologie dans le cursus théologique universitaire, nous lance sur une piste théologique qui garde tout son intérêt pratique. Si Zorn plaide pour le développement de la missiologie, discipline scientifique, il ne veut pas pour autant que celle-ci perde ses racines dynamiques et missionnaires.

Un élément pourtant mérite d'être développé : l'articulation entre la missiologie et l'*Eglise* missionnaire. Si l'enseignement de la théologie vise (entre autres choses) la formation de pasteurs, comment alors articuler une missiologie de type « protestant » qui mette en valeur le sacerdoce universel, le rôle de chaque membre de l'Eglise dans sa mission ? Zorn réaffirme (suivant David Bosch) la conviction que la mission est celle de Dieu (*missio Dei*), centré sur le Christ (*missio Christi*), avant d'être la mission de l'Eglise. Mais ne devons-nous pas tout de même parler d'une Eglise 'en mission' ? Zorn cite Maurice Leenhardt : « Rester pasteur tue le missionnaire, devenir missionnaire sauve le pasteur », mais ne pourrait-on pas aussi dire : « Rester pasteur tue l'Eglise, devenir missionnaire sauve l'Eglise » ?

Andy BUCKLER est pasteur de l'Eglise Réformée de France.

Résumés

Murmurer l'Évangile à l'âme asiatique

Mgr Thomas Menampampil

Quiconque ayant vécu l'expérience de partager la foi en Asie sait qu'argumenter sur le caractère unique du Christ est un vain exercice. Amener des affirmations théologiques à un chercheur sincère sert seulement à doucher son enthousiasme. Les serviteurs de l'Évangile doivent se garder des apologétiques stériles.

A l'image de Paul, né à Tarse, ville universitaire où les idées se confrontaient, fier d'être citoyen romain, baignant dans la culture et la pensée grecque et romaine, connaisseur des philosophies stoïcienne et épicurienne, il n'y a qu'un Évangéliste enraciné dans la sagesse antique et la tradition spirituelle de l'Asie qui puisse efficacement lui annoncer l'Évangile. Mais, il/elle doit être, en même temps, ouvert/e aux nouvelles idées de tous les pays du monde.

En régime de mondialisation, l'Évangéliste est témoin de la rencontre de civilisations en crise. Il se tient à la croisée des chemins de l'histoire. Les vieilles banalités philosophiques et idéologiques ont perdu toute crédibilité. Le témoin de l'Évangile doit apporter une contribution privilégiée en cette époque unique d'ouverture à tout ce qui donnera une nouvelle direction à l'avancée humaine. Nos interlocuteurs sont ceux qui ont à cœur de combler le grand manque spirituel de leur propre culture et qui se sont attachés à l'embellissement et à l'épanouissement de leur civilisation. Ils veulent partager avec nous les soucis de leur propre demeure avant d'être préparés à annoncer le message qu'ils recevront d'en haut. C'est seulement lorsque celui qui annonce l'Évangile deviendra une image de l'amour de Dieu pour son peuple, qu'il pourra toucher l'âme de l'Asie.

En vérité, il ne criera pas ni n'élèvera la voix, il murmurerà l'Évangile à l'âme de l'Asie (cf. Isaïe 42,1-4).



La mission face à la mondialisation Perspectives œcuméniques

Jacques Matthey

Le système économique mondial met l'économie au cœur de tout développement humain. Ses règles de fonctionnement sont à l'opposé même de ce que l'Évangile projette comme modèle de vie en commun. L'article tire les conséquences de ce double constat pour une missiologie œcuménique, abordée successivement d'un point de vue théologique, organisationnel et sous l'angle du dialogue inter-confessionnel et inter-religieux.

Une étude serrée du texte de Matthieu 28 dégage plusieurs axes : des approches missionnaires non triomphalistes, l'unité organique entre mission et Église, la possibilité de vivre en communauté chrétienne multiculturelle ou multiethnique, l'insistante exigence pour la justice toujours référée à l'Évangile.

Du point de vue de l'organisation, la manière d'être ensemble entre Églises démontre que la théorie et la pratique du partenariat offre une alternative aux modèles politiques et économiques de la mondialisation, prétendus indépassables.

Enfin, la présentation de travaux récents du COE élargit la vision habituelle des relations avec les autres religions et voies de quête de la vérité, qui pourraient bien avoir leur place dans le plan de Dieu. Le fait de la pluralité religieuse trouverait alors un sens théologique.

Chrétiens et musulmans coexistence, conflit ou coopération ?

Chawkat Moucary

Chawkat MOUCARRY, arabe et chrétien, analyse les rapports entre islam et christianisme et les tensions actuelles entre l'Occident et le monde musulman à la lumière d'un triple éclairage : celui des convergences et des divergences théologiques, notamment sur la question de Dieu et du rapport à la société ; le développement historique de la communauté musulmane et de l'Europe "chrétienne" ; l'impact des événements contemporains. Il appelle les chrétiens, non seulement à cohabiter avec les musulmans, mais à coopérer avec eux en vue d'un monde plus juste et plus harmonieux. Car ils ont à ses yeux « une contribution précieuse à apporter pour jeter des ponts entre l'occident et le monde musulman ».



Summeries

Whispering the Gospel to the soul of Asia

Mgr Thomas Menampampil

Anyone who has attempted to share his or her faith in Asia, knows that it is a useless exercise to argue about the unique nature of Christ. Bringing theological affirmations to someone who is sincerely searching for the truth, will only serve to dampen their enthusiasm. Servants of the Gospel should avoid sterile apologetics.

In the image of Paul, born in Tarsus, university town where all sorts of ideas rubbed shoulders, proud of being a Roman citizen, steeped in Greek and Roman thought and culture, connoisseur of Stoic and Epicurean philosophies, only the Evangelist steeped in ancient wisdom and the spiritual tradition of Asia will be capable of announcing the Gospel effectively. However, he or she must be open at the same time to new ideas from all over the world.

In a global environment, the Evangelist is witness to the meeting of civilisations in crisis. He finds himself at the crossroads of history. Old philosophical and ideological banalities have lost all credibility. At this unique time of new openings, the Gospel witness must make a special contribution to anything that gives new direction to human advancement.

The people we need to address are those who want to fill the spiritual emptiness of their own culture and whose desire is to achieve a more spiritually enriched and fulfilled civilisation. They want to share the worries of their own homeland with us before being prepared to announce the message they receive from above. Only when the person who announces the Gospel becomes an image of the love of God for His people, will he be able to touch souls in Asia.

He will not shout or raise his voice or make loud speeches in the streets, he will whisper the Gospel to the soul of Asia (cf Isaiah 42 1-4).



The christian mission in the face of globalisation Ecumenical perspectives

Jacques Matthey

The world economic system places the economy at the heart of all human development. The very rules by which the system is governed, are opposed to what the Gospel offers as a model for community life. The article draws conclusions from this double affirmation for an ecumenical mission, approached successively from a theological point of view, an organisational point of view and from an inter-denominational and inter-religious viewpoint.

A close study of Mathew 28 reveals several lines of thought: missionary approaches that are non-triumphant, the organic unity between mission and Church, the possibility to live in a multi-cultural and multi-ethnic Christian community, the insistent demand for justice, always in reference to the Gospel.

From an organisational point of view, the way Churches experience living together, shows that the theory and practice of partnership offers an alternative to the models of global politics and economics, claimed to be supreme.

Finally, the presentation of recent studies by the ECC widens the traditional view of relations with other religions and other paths in search of the truth, which could well have their place in God's plan. Religious plurality would therefore make theological sense.

Christians and Muslims coexistence, conflict or cooperation ?

Chawkat Moucarray

Chawkat Moucarray, a Christian Arab, analyses the present relationships between Islam and Christianity in the light of their theological convergences and differences, especially concerning their view of God and of their role in society, of the historical development of both the islam community and "christian" Europe, and of the impact of recent history and events. He challenges Christians not only to coexist with Muslims, but to actually work together with them for the common good of human societies. For him, "Christians have a unique contribution to make as bridge-builders between the West and the Muslim world".



BRÈVES

I – CONFÉRENCES ET COLLOQUES

ÉVÉNEMENTS À VENIR

Le décès de son initiateur, le professeur Blaser, avait interrompu la parution de la revue *Le Fait missionnaire* depuis fin 2002. Nous nous réjouissons de la voir reparaître (n° 13). *Le Fait missionnaire* célébrera son 10^e anniversaire en 2005, à l'Université de Lausanne et en partenariat avec l'Association suisse d'études africaines. Les dates de cet événement qui devrait prendre la forme d'une conférence ne sont pas encore précisées.

<http://www2.unil.ch/lefaitmissionnaire/>

Le Yale-Edinburgh Group on the History of the Missionary Movement and Non-Western Christianity organise une consultation sur le thème *Mission, money and privilege = La mission, l'argent et les privilèges*. Celle-ci se tiendra à Edinbourg du **1^{er} au 3 juillet 2004**.

Le financement des missions est un sujet jusqu'à aujourd'hui fort peu étudié. Ainsi en est-il de tout ce qui a trait à la collecte de fonds — théorie et pratique —, au rôle des donateurs et des décideurs, à celui des militants de base. Sur quelle théologie s'est-on appuyé pour justifier le financement de l'œuvre missionnaire ? Seront également abordés les liens entre la figure du missionnaire occidental et celle du commerçant, les relations entre christianisme et commerce. Mais l'expérience des Eglises nées de la mission — notamment leurs efforts vers l'auto-suffisance et leur théologie du don — ne sera pas laissée dans l'ombre. De même que la question des rapports d'argent entre Eglises du Sud et agences missionnaires occidentales.

<http://www.library.yale.edu/div/2004theme.htm>

Spirits of globalisation : cross-cultural and theological perspectives on (neo)-pentecostalism and experiential spiritualities = Esprits de la globalisation : perspectives interculturelles et théologiques sur le (néo-)pentecôtisme et les spiritualités de l'expérience : conférence internationale à la Faculté de théologie d'Oslo, du **9 au 12 juin 2004**.
Intervenants : Harvey Cox (USA), Antonio Flavio Pierucci (Brésil),



Yong-giHong (Corée du sud), Marie Rute Gomes Esperandio (Brésil). Quelles affinités peuvent exister entre d'une part les forces à l'œuvre dans la globalisation et d'autre part la vision du monde et la pratique de la religiosité (néo-) pentecôtiste ? Faut-il voir deux « tendances », qui s'entretiennent l'une l'autre ? Par ailleurs, le pentecôtisme est présent sur tous les continents mais a-t-on bien affaire à la même réalité ? Si oui, que faut-il en conclure sur le rapport éventuel entre cette forme de religiosité contemporaine et une religion dite « première » (primal) ? On cherchera à évaluer les raisons à l'origine du succès des spiritualités fondées sur l'expérience et ce, dans une perspective interculturelle et interreligieuse. Enfin quels défis posent-elles à la théologie chrétienne quant à la reformulation de sa propre réflexion sur Dieu l'Esprit ? <http://www.tf.uio.no/riga/spiritsofglobalisation.htm>

Un *congrès international* est prévu du **11 au 17 Juillet 2004** en République Démocratique du Congo, organisé *dans le cadre des Facultés catholiques de Kinshasa*, sur le thème de l'avenir de la mission ad Gentes au XXI^e siècle, avec la participation d'évêques et de théologiens des cinq continents.

L'Association Internationale des Missiologues Catholiques (IACM) organise sa deuxième assemblée générale du **29 Septembre au 3 Octobre 2004**, à Cochabamba en Bolivie sur le thème : « Ecoute ce que l'Esprit dit aux Eglises » (Ap 2,7).

.....

ÉVÉNEMENTS PASSÉS

Assemblée synodale des Assises Chrétiennes de la Mondialisation (Lyon, 24-25 Janvier 2004) :

Après les dizaines d'assises régionales qui ont eu lieu en 2003, une *assemblée synodale* s'est tenue à Lyon les 24 et 25 Janvier 2004. 260 délégués étaient présents, catholiques, protestants et orthodoxes. La rencontre s'est déroulée dans un climat fraternel et spirituel. Les quarante mouvements chrétiens représentés ont pu dire leur façon d'appréhender la mondialisation, sans taire les différences, mais aussi en réaffirmant la nécessité d'une parole chrétienne prophétique et plurielle, pour un engagement renouvelé au sein de notre société, et au service des plus pauvres.

Des groupes de réflexion au plan régional vont maintenant s'atteler à creuser les sept grands thèmes, à la fois économiques, politiques et théologiques, qui ont été validés à Lyon, en vue de produire en 2005

un «livre blanc» qui donnera lieu à une parole publique. Dans cette deuxième étape, le point de vue des autres continents sera systématiquement pris en compte. (J.-M. A.)



II – BIBLIOGRAPHIES



Association Francophone Œcuménique de Missiologie,
Appel à témoins, mutations sociales et avenir de la mission chrétienne (sous la direction de Geneviève Comeau et Jean-François Zorn, avec la collaboration d'Edith Bernard, Le Cerf, 2004, 214 p., 19 €).

Dans le contexte européen où le christianisme tend à devenir minoritaire, une équipe inter-disciplinaire de dix chercheurs a voulu prendre en compte quelques-unes des grandes questions de l'occident (le vivre ensemble, individualisation et singularisation, l'interrogation bio-éthique, la révolution médiatique, les limites de l'équité économique, le pluralisme religieux...) pour tester la pertinence du message évangélique et du témoignage des Eglises. Dans un tel contexte, les chrétiens européens se (re) découvrent missionnaires, mais missionnaires avec les chrétiens des autres continents, d'où la présence de quelques contre-points venus d'autres continents. De la même façon que les questions de l'Occident touchent pour une part aussi les autres régions de monde. Une réflexion missiologique et œcuménique sur la mission en Europe. La mission n'est pas que pour les autres... (J.-M. A.)



Michael Moynagh, *L'Eglise autrement*, s.l., Empreinte temps présent (48, rue de Lille, Paris), 194 p., 16 €

L'auteur, pasteur anglican, pose un diagnostic sans complaisance sur l'état des communautés chrétiennes dans le contexte de la Grande-Bretagne. Il analyse les causes de la désaffection actuelle pour les lieux de culte chrétiens. Le mérite essentiel de l'ouvrage de Michael Moynagh est peut-être de donner l'audace d'innover, d'inventer de nouvelles manières de «faire église», plus en rapport avec les modes de vie contemporains et les attentes spirituelles. Ce qui pourrait se dessiner, et ce qui rejoindrait la vision de l'auteur, c'est une Eglise à la carte, rassemblée avant tout en fonction des centres d'intérêt de ceux qui la composent, sur un modèle communautariste. Mais comment maintenir les liens de communion entre tous ces «groupes» et ces réseaux? Et jusqu'où l'Eglise doit-elle se laisser inspirer par les modèles et valeurs d'une société individualiste et consumériste? L'Eglise



est-elle d'abord là pour répondre à des besoins en suivant l'évolution des mentalités ?

On déplorera la faiblesse de la traduction qui ne favorise pas une mise en valeur des idées de l'auteur. (C.-L. L.)



Jacques Blandenier, *L'essor des missions protestantes : précis d'histoire des missions, du 19^e au milieu du 20^e siècle*,

(Nogent-sur-Marne : Institut biblique de Nogent ; Saint-Légier (Suisse) : Emmaüs, 2003, 621 p.)

Second tome du *Précis d'histoire des missions* publié en 1998 avec la collaboration de Jacques Blocher et qui allait des origines néo-testamentaires au 18^e siècle, cet ouvrage dense propose une vue d'ensemble de l'œuvre des missions protestantes de la fin du 18^e au milieu du 20^e siècle, plus précisément de la création des premières grandes sociétés missionnaires en Grande-Bretagne à la fin de la 2^e Guerre Mondiale.

Devant l'ampleur du sujet et face à la complexité de certains de ses aspects, l'auteur a renoncé à prendre en compte l'histoire des missions catholiques. Il a également été amené à faire des choix à l'intérieur des missions protestantes. Tout en mettant l'accent sur l'histoire des missions protestantes francophones (françaises et suisses), il propose une introduction à l'œuvre des missions issues du monde anglo-saxon ainsi qu'au ministère de personnalités de premier plan telles que William Carey, Hudson Taylor, Ludwig Krapf ou Samuel Gobat, ouvrant ainsi l'horizon sur des champs de mission aussi divers que l'Inde, la Chine, l'Afrique orientale, le Moyen-Orient. L'approche rompt résolument avec une tradition hagiographique.

Destiné à un usage didactique comme l'indique son titre, et en particulier à la formation dans les instituts bibliques et facultés de théologie, cet ouvrage constitue, grâce à son organisation géographique, un outil de référence pratique. Il est complété par des index (lieux et personnes/institutions) ainsi qu'une bibliographie. (C.-L. L.)



Thomas Mofolo, *L'homme qui marchait vers le soleil levant*,
Confluences, 2003, 155 p., 15 €

L'histoire du vacher Fékisi nous transporte au sud de l'Afrique, au début du 19^e siècle, soit avant l'arrivée des Blancs. Son auteur n'est autre que Thomas Mofolo, écrivain célèbre pour avoir immortalisé la figure du chef zoulou Chaka dans un roman du même nom. Ce texte est en fait la première œuvre littéraire de Mofolo, écrite en sotho, et pour la première fois publiée en français : œuvre de fiction, aux accents autobiographiques. S'y exprime la relation privilégiée — la conniven-

ce — qui unit le berger à son environnement naturel. On y découvre la quête individuelle, spirituelle et mystique, de cet homme résolument en marche vers Celui qui est à l'origine de toute chose.

Une œuvre qui n'est pas sans interroger le théologien : dans quelle mesure peut-il y lire l'affirmation d'une révélation de Dieu au sein des cultures, de toute culture ? « Les hommes venus de l'Orient connaissaient parfaitement les commandements de leur Seigneur, mais s'ils faisaient le bien, c'est en priorité par crainte de leur Chef. Tandis que notre jeune homme, lui, s'était jeté de toute la force de son être, dans cette recherche avec amour, poussé par son cœur, uniquement » (p. 148). (C.-L. L.)



Bernard Heyberger (dir.), *Chrétiens du monde arabe : un archipel en terre d'Islam*, Paris, Autrement, (Mémoires), 271 p., 19 €

Cet ouvrage collectif, réunissant les contributions d'historiens spécialistes du Proche-Orient, vise à offrir un nouveau discours sur les minorités chrétiennes du Proche-Orient arabe. Pour ce faire, il replace dans une vision plus globale, celle de la société et des phénomènes religieux, ces églises qui n'ont pour la plupart jamais connu un régime de chrétienté. Un parcours ambitieux puisqu'il va du 11^e au 21^e siècles, de l'Égypte à la Haute-Mésopotamie. Guidés, sur le plan de la méthode, par un refus d'adopter un point de vue confessionnaliste, les auteurs se donnent pour objectif de faire comprendre la complexité et la variété des situations au plus près des hommes qui les ont vécues. (C.-L. L.)



Tim Couzens, *Murder at Morija*, Johannesburg, Random House, 2003, 469 p.

« Thriller missionnaire », ainsi que le laisse supposer son titre accrocheur ? Le méticuleux travail de reconstitution historique entrepris par Tim Couzens dans *Murder at Morija* est bien autre chose encore. Biographie d'une des grandes figures de la Société des missions évangéliques, Edouard Jacottet, directeur du séminaire théologique de Morija, mort en 1920 dans des circonstances mystérieuses, l'ouvrage de Couzens est au moins autant une histoire de la mission protestante française au Lesotho des origines (1830) à 1920. De manière plus originale, il offre une porte d'entrée dans la vie ordinaire des missionnaires et de leurs familles. Il nous est ainsi permis de découvrir les tensions qui habitaient les missionnaires, déchirés entre fidélité à l'œuvre missionnaire et devoirs envers leurs proches, entre soumission à l'institution et expression de leurs sentiments personnels ou, de façon plus moderne encore, tiraillés entre des identités multiples. (C.-L. L.)





Jean-Marc Ela, *Repenser la théologie africaine, le Dieu qui libère* (Karthala, 2003, 448 p., 28 €).

L'auteur est un tenant bien connu de la théologie africaine de la libération. Pour lui, la question n'est plus de savoir s'il est possible de faire une théologie africaine, mais comment dans le contexte actuel du continent africain comprendre le mystère de Dieu en assumant les questions posées aux Eglises d'Afrique par les hommes et les femmes qui se demandent en quoi Dieu les concerne dans les conditions dramatiques où ils vivent aujourd'hui. Et pour ce faire, il faut créer de nouveaux outils et de nouvelles grilles d'interprétation permettant d'articuler l'évangélisation avec l'économie en globalisation ou la lutte pour la sauvegarde de la création, dans le souci d'une réelle expression africaine de la foi. C'est la tâche des Eglises locales que de mener à bien ce programme en donnant toute leur place aux laïcs dans une Eglise-famille de Dieu, en desserrant le carcan d'une liturgie trop exclusivement latine, et en permettant une juste autonomie des Eglises locales par rapport à l'autorité de Rome, au sein de la communion catholique. Certaines propositions pastorales (pour une eucharistie sans prêtre ?) ou certaines prises de position vis-à-vis de la pratique du magistère dans l'Eglise catholique paraîtront critiquables à certains sans doute. Elles invitent cependant le lecteur à un déplacement sans doute utile, tout comme elles appellent à un discernement (J.-M. A).



Christoph Theobald, *Présences d'Évangile, lire les Évangiles et l'Apocalypse en Algérie et ailleurs*

(Préface de Monseigneur Gabriel Piroird, Editions de l'Atelier, 2003, 224 p., 17 €).

L'auteur, professeur de théologie au Centre Sèvres à Paris, accompagne depuis plusieurs années la réflexion de l'Eglise catholique en Algérie, et avec elle a essayé de relire l'Écriture dans l'horizon des événements souvent douloureux vécus par le pays ces derniers temps, pour y découvrir les chemins de Dieu avec cette part concrète d'humanité qu'est le peuple d'Algérie. Cette relecture de l'Évangile en contexte, invite le lecteur à tenter la même opération, dans son propre contexte, en Algérie et ailleurs. En gardant au cœur cette conviction que le mystère de Dieu est inaccompli tant que le dernier homme n'a pas entendu le mot 'heureux' (J.-M. A).

Plusieurs ouvrages sous le signe de l'autre :

A partir de l'observation des résistances rencontrées par l'évangélisation en Asie par exemple, comme à partir de la réflexion sur le dialogue :



Roland Jacques, *Des nations à évangéliser — genèse de la mission catholique pour l'Extrême-Orient*

(Le Cerf, 2003, 716 p., 44 €).

Ce livre se donne comme champ d'analyse le droit canonique accompagnant l'œuvre missionnaire. La conclusion qui nous donne le fruit du travail a comme titre « *le point de vue de l'autre* » et cherche à interpréter « le relatif insuccès, en Asie, d'initiatives missionnaires européennes », et il le fait à partir de cette perspective qui part de « l'autre » et ne cherche pas seulement à dépasser les difficultés de la rencontre par l'adaptation de méthodes de catéchèse ou par l'inculturation de la foi : c'est à une véritable confrontation avec « l'autre » qui est au cœur d'un système culturel et sapientiel extrêmement fort dans sa cohérence que la mission est appelée, ce que suggèrent les travaux des évêques d'Asie (cf. le travail de la Fédération des Conférences Episcopales d'Asie au-delà de l'exhortation apostolique *Ecclesia in Asia*). En filigrane, l'auteur suggère la recherche d'un droit canonique s'inscrivant dans cette culture, liée à une ecclésiologie profondément renouvelée : cela seul permettra à l'Église (catholique) de ne pas rester comme un corps étranger en Asie. (M. Pivot).



Nicolas Standaert, *L'«autre» dans la mission. — Leçons à partir de la Chine,*

(Ed. Lessius, 2003, 136 p., 14 €).

L'auteur, un jésuite responsable du département de sinologie à l'Université catholique de Leuven, cherche à se placer non plus dans la perspective du projet missionnaire (et ici en particulier dans la perspective du projet de Ricci) mais au point de vue de « l'autre » chinois qui force la stratégie missionnaire à se transformer. « Les décisions significatives (dans la mission) échappèrent souvent au contrôle des jésuites ». En partant de la cohérence d'une sagesse chinoise, le livre manifeste les limites de l'adaptation missionnaire à la culture chinoise (par exemple, l'incapacité à saisir la cohérence du système éducatif chinois). C'est ainsi à partir de l'autre saisi dans sa cohérence qu'apparaissent les limites de l'annonce de l'Évangile portée dans une tradition culturelle (M. Pivot).



Geneviève Comeau, *Grâce à l'autre, le pluralisme religieux une chance pour la foi*

(Editions de l'Atelier, 2004, 160 p., 16 €).

L'auteure, professeur au Centre Sèvres à Paris, est spécialiste du dialogue avec le judaïsme. De façon pédagogique, la réflexion part des questions posées par le pluralisme religieux et par le dialogue inter-religieux avec ses défis et ses difficultés, pour proposer une vision du



Dieu qui se donne lui-même et que perçoivent à leur manière les différentes religions, un Dieu qui appelle chacun à devenir fils et fille, frères et sœurs les uns des autres, par l'Esprit, en son Fils unique. Les communautés chrétiennes sont alors appelées à vivre ces relations fraternelles et filiales en désignant Qui en est la source (J.-M. A.).



Christian van Nispen tot Sevenaer,
Chrétiens et musulmans, frères devant Dieu ?

(Préface de Jean-Luc Brunin, postface de Zeinab El Khodeiry
— Editions de l'Atelier, 2004, 190 p., 15 €).

L'auteur enseigne la philosophie et l'islamologie à la faculté copte-catholique du Caire depuis plus de quarante ans. Il expose sa rencontre de l'islam et des musulmans d'Egypte ou d'autres pays, puis approfondit les conditions du dialogue islamo-chrétien hier et aujourd'hui, en développant une réflexion à la fois pragmatique et spirituelle dans l'espoir de construire ensemble une société au service de l'homme, sans pour autant édulcorer les obstacles au dialogue, et en respectant la particularité de l'autre (J.-M. A.).



Jean-Marie Ploux, *Le dialogue change-t-il la foi ?* (Editions
de l'Atelier, 2004, 208 p., 16,50 €).

Nous sommes encore dans le registre de l'autre et de la différence. En élargissant le dialogue non seulement aux membres des autres religions mais également à l'échange avec des non-croyants. Suit une réflexion sur les conséquences de la rencontre de l'autre : quand l'autre habite mon cœur. Puis une méditation théologique sur la portée du dialogue au fondement de la foi. Avec une réflexion concernant le statut de la vérité en christianisme et sur le rôle de l'Esprit Saint qui « brise le barrières et les clôtures ». Ce livre propose un itinéraire débordant le cadre devenu « habituel » du dialogue inter-religieux. (J.-M. A.).



III – SOMMAIRES DE REVUES

Note : les titres des articles publiés en anglais ou allemand ont été traduits en français. La langue d'origine n'est toutefois mentionnée que dans le cas de revues publiant des articles en plusieurs langues.

Le fait missionnaire, n° 13, octobre 2003

Thématique du numéro : Religion, Guerre et paix : Vincent Foucher, L'Eglise et la nation : contribution catholique à la guerre et à la paix en Casamance, Sénégal (anglais) ; Christine Messiant, Eglises chrétiennes,

croissants dans la paix et guerres angolaises : éléments pour une analyse (français); Matt Samson, Le martyr de Manuel Saquic : construire le protestantisme Maya dans le contexte de guerre du Guatemala contemporain (anglais); Eric Morier-Genoud, Sant'Egidio et la paix : interviews de Don Matteo Zuppi & Ricardo Cannelli (français).

Ecumenical review, n° 1, January 2004 [sélection]

Setri Nyomi, Promouvoir la justice : une valeur œcuménique pour la Mission, pp 56-62; Dietrich Werner, Priorités missionnaires à l'heure d'une diminution des ressources financières et d'une quête religieuse : des impératifs œcuméniques pour l'Allemagne, pp. 94-117

International Bulletin of Missionary Research, n° 1, January 2004

Un dossier sur la conversion : Andrew Walls, Convertis ou prosélytes ? La crise provoquée par la conversion au sein de l'Eglise primitive, pp. 2-7; Richard V. Peace, Approches conflictuelles de la conversion chrétienne : un défi missiologique, pp. 8-13; Christopher G. H; Wright, Les implications de la conversion dans l'Ancien et le Nouveau Testament, pp. 14-15

A noter encore : les Tables statistiques annuelles de la mission pour 2004 par David B. Barrett et Todd M. Johnson ainsi qu'une sélection de 15 titres missiologiques parus en 2003 en anglais.

IRM-International Review of Mission, n° 367, October 2003

Contributions faites lors de la Conférence sur la théologie de la mission tenue à Wilingen, Allemagne, du 16 au 20 août 2002, pour marquer le 50e anniversaire de la première Conférence de Willingen en 1952. Ce numéro donne l'occasion de re-visiter le concept de *Missio dei* à partir des différents continents/contextes.

IRM-International Review of Mission, n° 368, January 2004

C'est par un numéro sur « Les Femmes et la mission » que la revue inaugure sa toute nouvelle maquette (après 33 ans) : contribution des femmes à l'histoire missionnaire, place des femmes dans la mission, mais aussi théologie féministe de la mission et expériences de femmes impliquées dans la mission.

Autre nouveauté : des résumés, en anglais et dans d'autres langues, devraient faire prochainement leur apparition dans IRM.

Missiology, n° 4, October 2003

Darrel L. Whiteman, Anthropologie et mission : le lien de l'Incarnation, pp. 396-416; Philip M. Chmielewski, L'imagination missionnaire : stratégies anthropologiques pour une réflexion sur l'expérience de la différence, pp. 449-458.



Missiology, n°1, January 2004

Margaret Eletta Guider, *Eléments d'une spiritualité missionnaire en vue de combattre le racisme*, pp. 5-14; Iain S. Maclean, *Souvenirs dangereux, documents audacieux et exigences adressées aux disciples du Christ: l'Eglise chrétienne, le racisme et la justice raciale*, pp. 15-36; Bonnie Sue Lewis, *Dynamique et démantèlement du privilège du missionnaire Blanc*, pp. 37-46; Rodney L. Petersen, *Racisme, justice réparatrice et réconciliation*, pp. 71-118

Missionalia, n° 3, November 2003

Ignatius Swart, *Eglise, mission et développement: revisiter le débat pragmatique*, pp. 405-426; Beverley Haddad, *Genre, développement et foi: l'Eglise et le combat des femmes pour la survie*, pp. 427-450; Steve de Gruchy, *Education théologique et développement social: politique, préférences et praxis dans l'élaboration du curriculum*, pp. 451-466; Paul H. Gundani, *La question de la terre et ses implications missiologiques pour l'Eglise au Zimbabwe*, pp. 467-502; Solomon Andria et Willem Saayman, *Missiologie et ecclésiologie: une perspective africaine*, pp. 503-517; Marina True, *Sens statique en terrain neutre: la pensée de Clifford Geertz sur la religion appliquée à la missiologie et à la théologie chrétienne (les notions de nature humaine et de culture en débat)*, pp. 518-541; J.N.J. Kritzinger, *Le fonctionnement de la Bible dans la mission protestante*, pp. 542-567.

Mission de l'Eglise, n° 142, janvier-mars 2003

Un dossier sur «Mission et argent», pp. 25-55; une première partie, hors dossier, aborde la thématique «Les conflits à justification religieuse et la mission de l'Eglise», pp. 3-24.

Supplément au Mission de l'Eglise, n° 142

Un dossier sur: «Mission et appartenance multiple» conçu en trois étapes: De multiples religions disponibles; Enjeux théologiques: la question de la conversion; Les nouveaux défis pour les Eglises chrétiennes (avec une diversité de points de vue: protestant et catholique, ici et là-bas).

Mission studies, n° 2, 2003

Joseph G. Bock et Clark McCauley, *Un appel à une «mission latérale»: mobiliser les autorités religieuses contre les violences ethniques*, pp. 9-34; Michael Cooper, *Réflexions missiologiques à propos du christianisme celte: implications pour un ministère au sein de la culture occidentale*, pp. 35-56; Chang-Sun-Hwang, *Expérience religieuse et nécessité de la mission: perspectives à partir d'une étude comparée sur*

les plans religieux et herméneutique, pp. 56-77; Craig L. Nesson, Nécessité et limites d'une théologie contextuelle, pp. 78-93; Mark Thomsen, Le Christ crucifié: thèmes missiologiques luthériens pour un siècle post-chrétien, pp. 94-117; Scot McKnight, Les missions et la théorie de la conversion, pp. 118-139; Catherine Rae Ross, Plus que des épouses: des compagnes, des héroïnes et des partenaires?, pp. 140-168

Nouvelle revue de science missionnaire, n°1, 2004

Susan Smith, Lecture pneumatologique en vue de l'élaboration d'une missiologie contextuelle: une perspective néo-zélandaise (anglais), pp. 1-20; Stefan Silber, Catholicisme, cultures, théologie indigène: un aperçu des développements de la théologie de la mission en Bolivie (allemand) pp. 21-50.

Sedos Bulletin, n° 11-12, October-December 2003

Angelo Lazzarotto, La mission dans la faiblesse: le cas de la Chine, pp. 199-204; Ray Irudaya, Attitudes et approches à l'œuvre dans le dialogue de Jésus avec la femme samaritaine: leur pertinence dans le dialogue interreligieux aujourd'hui, pp. 205-214; Eugenia Bonetti, Les nouveaux trafics humains, un défi pour la vie religieuse au 3e millénaire: comment réagir?, pp. 215-220.

Sedos Bulletin, n° 1-2, January-February 2004

Hugh MacMahon, Repenser la mission (anglais) pp. 3-5; Jojo M. Fung, Vers un changement de modèle missionnaire parmi les peuples indigènes d'Asie (anglais), pp 6-17; Philip Gibbs, Des perles en eau profonde: l'inculturation et l'Exhortation apostolique *Ecclesia in Oceania* (anglais), pp. 32-40

Spiritus, n° 174, mars 2004

Un dossier sur « Figures de Dieu et mission »: Janeth Betancourt, Quel est ton Dieu aujourd'hui? (approche sous l'angle de la psychologie des religions), pp. 51-62; Perre Erny, Symbolique paternelle et élan missionnaire, pp. 63-71; Guy Lamousse, Conception de la paternité de Dieu, pp. 72-80; Marie-Hélène Robert, Dialogue interreligieux et représentations de Dieu, 81-95; Elisabeth Parmentier, L'adieu au « money-théisme » (l'apport des théologies du tiers-monde et des théologies féministes du sud), pp. 96-106.



IV – PERSONALIA

Décès

Le pasteur Albert Brütsch, ancien missionnaire au Lesotho, est décédé le 20 mars 2004 à Fort Beaufort, Afrique du sud. A. Brütsch était né à Genève en 1916. Il était parti au Lesotho en 1942 avec son épouse, Aline du Pasquier. On peut dire qu'il n'en est jamais revenu, sinon pour de brefs congés en Suisse. C'est son très profond attachement pour ce pays, pour les Basotho, leur langue et leur culture, et bien sûr pour l'Eglise évangélique (LEC) qui fut au cœur de son long ministère.

M. et Mme Brütsch ont travaillé dans un nombre impressionnant de paroisses : Thaba-Bosiu, Cana, Leribe, Morija, Likhoele, Maseru, Leloalong, Tebellong. A. Brütsch fut en outre enseignant à l'Ecole pastorale de Morija et participa au Comité directeur de l'imprimerie. Du temps de la mission de Paris, il fut président de la commission exécutive de ce que l'on appelait alors le « champ missionnaire ». Après l'indépendance de l'Eglise évangélique, il fut secrétaire exécutif de la commission synodale ainsi que membre du Conseil chrétien du Lesotho, faisant la preuve de la façon dont il avait su s'intégrer à la vie de cette Eglise.

Sa riche personnalité n'a pas seulement rayonné dans le cadre de la Mission et de l'Eglise évangélique, mais il fut un membre très apprécié de diverses institutions du pays. C'est ainsi que le Musée et les Archives du Lesotho ont bénéficié de son érudition et de son travail de bénédictin.

D'après Claire Gnehm, Département missionnaire romand